

# CHRONIQUES NOIR & ROUGE

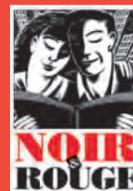
Revue de critique bibliographique  
du mouvement libertaire - n° 1

L'“HÉRODOTE DE LA CNT” :  
JOSÉ PEIRATS ET “LA CNT  
DANS LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE”

KIVA MEIDANIK :  
UN ÉCRIVAIN SOVIÉTIQUE  
DE LA GUERRE D'ESPAGNE

WILLIAM GODWIN :  
UN ÉCRIVAIN À L'ATELIER DE CRÉATION LIBERTAIRE

CHRONIQUE DE LA FIN  
ANNONCÉE DE NOTRE MONDE





Photos tous droits réservés.  
Photo de couverture : femme mapuche du Chili.  
Illustration ci-contre : Samuel Veksler, *la lectrice*.

## SOMMAIRE

4

L'«HÉRODOTE DE LA CNT» :  
JOSÉ PEIRATS ET «LA CNT  
DANS LA RÉVOLUTION  
ESPAGNOLE»

Chris Ealham

27

KIVA MEIDANIK :  
UN ÉCRIVAIN SOVIÉTIQUE  
DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Frank Mintz

29

WILLIAM GODWIN  
UN ÉCRIVAIN À L'ATELIER  
DE CRÉATION LIBERTAIRE

Claire Auzias

34

CHRONIQUE DE LA FIN  
ANNONCÉE DE NOTRE MONDE

P-V Jean-Louis

2 CHRONIQUES NOIR & ROUGE

# Éditorial

Ce nouveau bulletin que nous vous proposons, est réalisé un peu dans l'esprit et dans la continuité du feu CPCA<sup>1</sup> puis de Chroniques libertaires qui l'a suivi, sans pour autant être identique.

Ainsi dans ce bulletin, vous ne trouverez pas une recension exhaustive des publications anars. Pour cela, nous vous renvoyons à l'excellent site « anarlivres » qui le fait très bien !

En fait, nous voulons accompagner nos éditions qui parfois peuvent être éclairées par des contributions historiques et/ou complémentaires. De plus, notre intention est aussi de parler des livres en général et de ceux des éditions libertaires en particulier, dont la production n'a jamais été aussi si importante, riche et si diversifiée.

Dans ce foisonnement, il existe des éditions phares, certaines déjà ancienne comme l'Atelier de création libertaire, d'autres plus récentes comme Libertalia, Nada ou L'échappée sans oublier les Éditions libertaires et Acratie. Leurs politiques éditoriales ne sont plus strictement libertaires. Elles touchent un champ large mais critique, avec parfois un tirage de plusieurs milliers d'exemplaires, ce qui est nouveau. Pour parvenir à ce stade de diffusion, il leur a fallu bénéficier des médias, ceux de la presse, de la radio et même de la télé.

Nous ferons écho de la parution de tous ces livres, soit par une simple mention et plus, pour ceux qu'on aura lus ou par les notes de lecture transmises par d'autres camarades en dehors de notre équipe.

Pour nous libertaires, le livre demeure une source où l'on aime s'y abreuver et partager avec les autres. Nos livres ne doivent pas rester sur les étagères mais circuler et passer de mains en mains. Nous ne lisons pas pour nous endormir le soir mais pour nous éveiller à une conscience lucide et perçante.

Lire, donc, avec plaisir et comme une activité qui bouleverse, porte le fer et qui finalement, nous fait descendre dans la rue !

1. Premier numéro du CPCA avril 1978, le dernier N° 33 mai-juin 1986. Puis le même avec comme titre Chroniques Libertaires : N° 1 juillet-septembre 1986 jusqu'au dernier N° 8-9 année 1989.

CHRONIQUES NOIR & ROUGE 3



Barcelone, juillet 1936

# L'“Hérodote de la CNT” : José Peirats et *La CNT* dans la révolution espagnole<sup>1</sup>

Le livre de José Peirats *La CNT dans la révolution espagnole* est l'histoire d'une des révolutions de tout le xx<sup>e</sup> siècle, la plus originale et audacieuse et qu'on peut aussi considérer comme la plus significative. C'est l'histoire des années exaltantes de changement politiques de la décennie de 1930-1940 lorsque ce qu'on appelle la “gé-

nération de 36”, celle de Peirats et des ouvriers et des paysans sans terre qui sentaient qu'il était impossible de vivre dans un régime du passé. Ils désiraient une Espagne meilleure, se sont rebellés contre les structures inégalitaires et répressives de la “vieille Espagne”. C'est aussi l'histoire d'une révolution qui a échoué et a débouché sur des

“

**Je suis un modeste écrivain sorti de l'argile brûlante d'un four”.**

**José Peirats**

1. J'aimerais exprimer ma gratitude à Federico Arcos, Richard Cleminson, Mark Hendy, Stuart Christie et Frank Mintz, tout comme à deux référents anonymes, pour leurs commentaires sur les premières ébauches de cet article. Arcos m'a aussi fait connaître aimablement un exemplaire des *Mémoires inédites* de Peirats.

années de désespoir, la défaite et la diaspora, la dictature de Franco fondée sur l'épuration de la société de la “génération de 36”. Pendant le long hiver de la réaction obscurantiste de Franco, la “génération de 36” rebelle a payé le prix d'avoir osé défier les vérités des traditionalistes et des élites des oligarchies agraires et industrielles. Elle a payé devant les pelotons d'exécutions, en masse, dans des tombes anonymes, dans les camps de concentration allemands, les prisons de Franco ou en exil.

Ce livre a surgi de l'énorme flux de population entraîné par la tentative de Franco de débarrasser la société espagnole des révolutionnaires et de réduire au “silence” la “génération de 36”.<sup>2</sup> L'origine de ce livre vient de France lors du second congrès du Movimiento Libertario Español-Confederación Nacional del Trabajo (MLE-CNT), qui se tenait à Toulouse, en octobre 1947, environ huit ans après la fin de la guerre civile.<sup>3</sup>

Durant une des phases la moins connue du congrès, Benito Milla et son ami Peirats, un exilé anarchiste de 39 ans et élu secrétaire générale du MLE-CNT, proposèrent la publication d'une étude historique de la révolution. Ce n'était pas seulement un projet étroitement lié à la poursuite de la préoccupation traditionnelle du mouvement anarchiste pour l'histoire et la culture.<sup>4</sup>

De nombreux exilés anarchistes étaient fermement convaincus de la nécessité d'offrir une alternative au dogmatisme de l'histoire officielle falsificatrice et se justifiait elle-même, fabriquée par des universitaires apologistes de la dictature, dont l'incessante pro-

pagande agressive niait la place des anarchistes et de toute la gauche dans l'histoire de l'Espagne.<sup>5</sup>

Dans ce contexte, écrire une histoire suggérait la capacité de

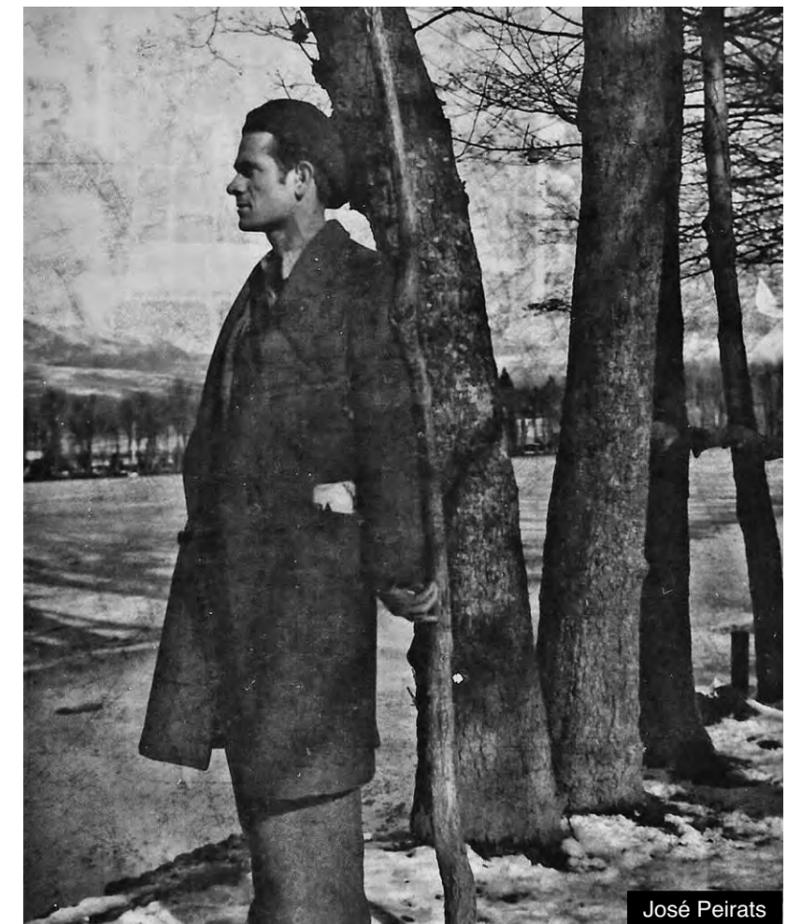
se confronter au passé, au présent et au futur de l'Espagne. Il semble qu'au début cette proposition faite par Milla et Peirats ait été ignorée. Cela s'explique bien vu les besoins de l'exil,

2. En ce qui concerne la tentative de Franco d'imposer le « silence » en Espagne, voir Michael Richards, *A Time of Silence: Civil War and the Culture of Repression in Franco's Spain, 1936-1945*, Cambridge: Cambridge University Press, 1998.

3. CNT, *II congreso del MLE-CNT en Francia (Dictámenes y resoluciones)*, Toulouse: Ediciones CNT, 1947.

4. Voir surtout Pere Solà i Gussinyer, *Els Ateneus Obrers i la cultura popular a Catalunya (1900-1936): L'Ateneu Enciclopèdic Popular*, Barcelona: Edicions de la Magrana, 1978 et Francisco Javier Navarro Navarro, *A la revolución por la cultura: Prácticas culturales y sociabilidad libertarias en el país valenciano (1931-1939)*, Valencia: Universitat de València, 2004. Voir aussi Chris Ealham, *Class, Culture and Conflict in Barcelona, 1898-1937*, London: Routledge, 2005, pp. 34-53.

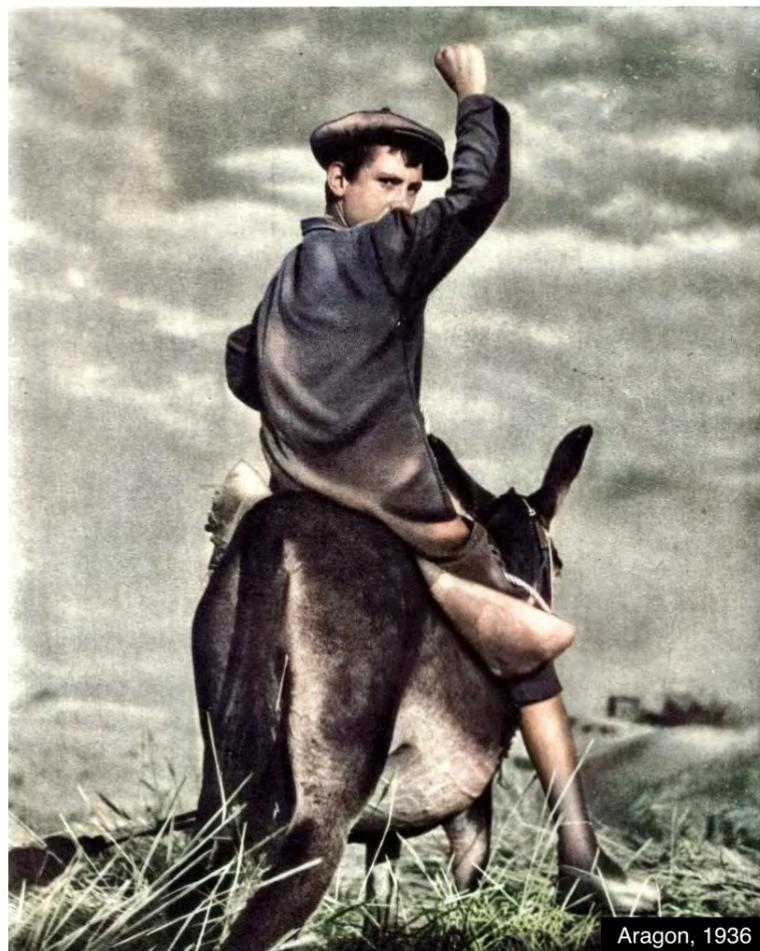
5. Voir Alicia Alted, 'Education and Political Control', in Helen Graham and Jo Labanyi (eds.), *Spanish Cultural Studies: an introduction*, Oxford: Oxford University Press, 1995, pp. 196-201 et Carolyn Boyd, *Historia Patria. Politics, History and National Identity in Espagne, 1875-1975*, Princeton, NJ: Princeton University Press, 1997, pp. 232-301.



José Peirats

alors que la majorité des participants au congrès avaient saisi à n'en pas douter l'importance de réaliser cette histoire, ce projet fut placé au second plan face aux poids de la vie de tous les jours : les nécessités de l'organisation du combat contre Franco et la lutte quotidienne pour survivre en exil dans un pays qui entreprenait alors sa reconstruction après la fin de la guerre.

Pendant, l'engagement dans la culture et l'éducation était si persistant chez ceux qui s'étaient formés intellectuellement dans les cercles libertaires que les graines déjà semés par Milla et Peirats allaient germer, quelques années plus tard, pour devenir l'enquête la plus complète sur les activités révolutionnaires de la CNT durant les années 1930. Une grande part de responsabilité revient au travail infatigable de Martín Vilarrupla, "ministre" autoproclamé à la Culture et à la propagande dans le secrétariat de la CNT. Pour Martín Vilarrupla, le projet d'histoire était devenu une obsession : il avait d'abord convaincu un petit groupe de camarades de l'importance de rappeler l'expérience révolutionnaire des années 1930. Plus important encore, il avait rassemblé plusieurs offres modestes de soutien matériel. Enfin, il se mit en quête du meilleur auteur possible pour rédiger cette histoire de la CNT. Après avoir mené de longues consultations parmi les "intellectuels"<sup>6</sup> du mouvement anarchiste, Martín Vilarrupla avait été convaincu par les arguments d'Antonio García Birlan (alias "Dionysios"), un des plus avisés dans l'exil, qui insistait en assurant que Peirats était la personne la plus capable pour entreprendre ce travail d'historien. Et par



Aragon, 1936

une de ces nombreux cas d'ironie et d'aléas du hasard qui ont accompagné la création de *La CNT dans la révolution espagnole* [appelée dans ce texte *La CNT en la revolución española*], Martín Vilarrupla décida de confier l'ouvrage à une des personnes qui avait eu dès le départ l'idée si bien ancrée dans sa tête d'une histoire de la révolution.

Comme tant d'autres "intellectuels" typique de la CNT, Peirats était un autodidacte, prolétaire qui s'était instruit lui-même. Il avait commencé sa vie de travailleur à l'âge de huit ans et il déroba, plus tard, des heures au sommeil afin de pour-

suire son éducation. Briquetier de profession, comme beaucoup d'autres de sa génération, la CNT a été l'école de Peirats, et la prison son université. En dépit du déficit culturel qui pesait sur Peirats depuis sa naissance, à l'adolescence il était une des plus brillants correspondants dans la vaste constellation de périodiques qui gravitaient dans la CNT et le mouvement anarchiste. Tout à l'opposé de la majorité de ses contemporains en Espagne, dans et en dehors du mouvement anarchiste, le journalisme de Peirats révélait une vision aigüe de la synthèse et un rejet du style ampoulé, au béné-

6. Ces « intellectuels » étaient massivement des prolétaires instruits dans les structures de groupes de lecture de la CNT et des associations culturelles et des athénées anarchistes.

fique d'une écriture claire fondée sur des phrases courtes et dépouillées. Ces caractéristiques étaient servies par un souffle narratif puissant et émouvant, une ample gamme de traits humains et une ironie mordante. On retrouve bien ce type de narration dans *La CNT dans la révolution espagnole*.

Ce n'est qu'en 1948 que Martín Vilarrupla s'approcha de l'historien qu'il avait choisi. Peirats avait alors mis un terme à sa fonction de secrétaire général de la CNT-MLE. Tout en ayant été réélu à une écrasante majorité, Peirats refusa par principe de continuer à être secrétaire général, car il pensait qu'il n'était bon pour personne d'occuper une position aussi importante pendant deux mandats consécutifs, surtout parce c'était un des rares postes rémunéré dans le

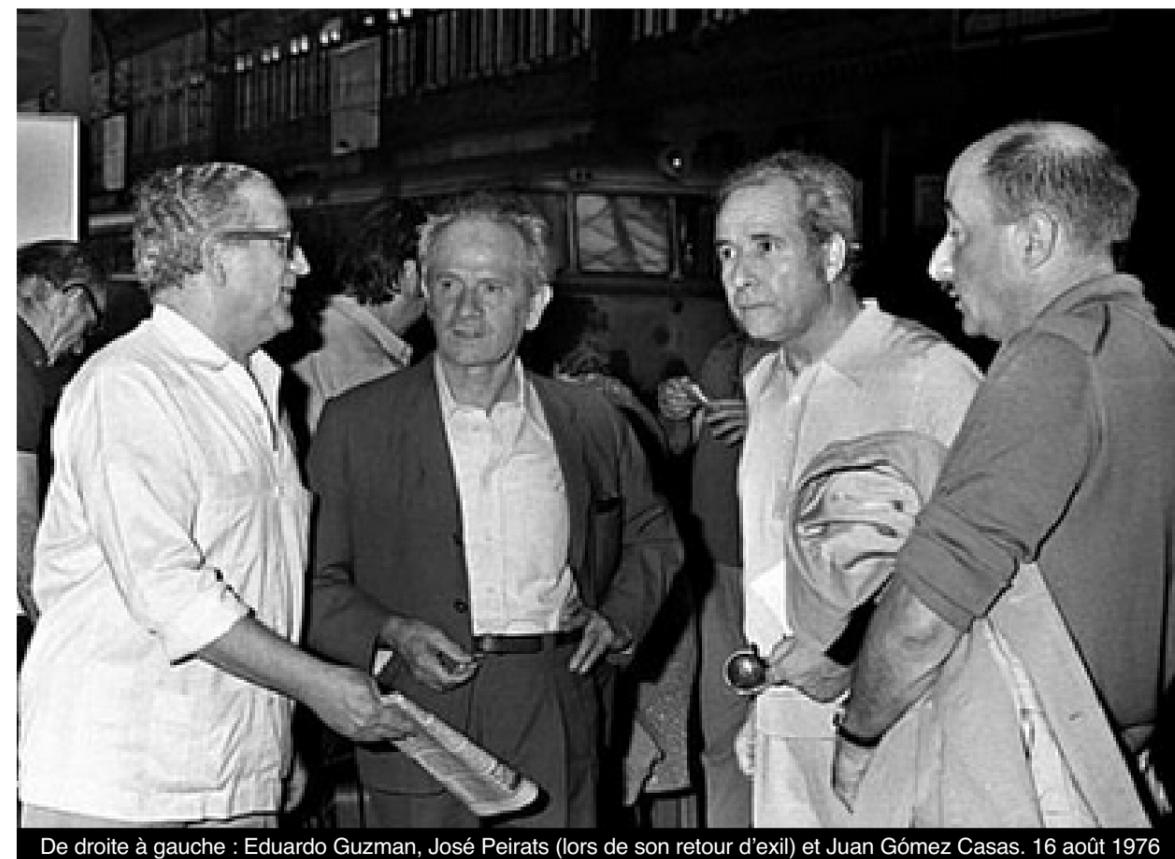
mouvement anarchiste. Peirats était aussi réticent comme historien : dans ses mémoires il ne mentionne aucunement et ne donne donc pas d'importance au projet d'histoire présenté par Milla et lui l'année précédente. En effet, malgré ses activités culturelles de longue date, ses perspectives immédiates étaient dominées par la lutte quotidienne pour la survie matérielle propre aux dures circonstances de l'exil. À peu près au même moment où Martín Vilarrupla prit contact avec Peirats pour qu'il écrive le livre prévu, ce dernier était sur le point de participer à une coopérative avec un groupe d'amis exilés. Il n'est pas donc pas surprenant que Peirats ait carrément écarté la suggestion de Martín Vilarrupla de devenir historien.

Mais Martín Vilarrupla ne céda pas au découragement. Il était têtu et infatigable et il restait convaincu que Peirats était un choix idéal pour être historien. C'est pour cette raison que, un an plus tard, en 1949, Martín Vilarrupla renouvela son offre à Peirats, ce qui entraîna une discussion âpre mais fraternelle :

- « Tu es le seul qui peut faire ce livre ». Martín Vilarrupla fit taire Peirats qui protestait : « Tiens-toi tranquille et laisse-moi parler ! Je connais tes trucs. Tu vas dire qu'il y a des tas de camarades meilleurs que toi, comme Alaíz, "Dionysos", Gaston Leval, García Pradas... »

- « Je suis d'accord avec toi. Ils sont meilleurs... » rétorqua Peirats.

- « Je t'ai dit de te taire ! Ils peuvent être "meilleurs" et ils pourraient accepter... Mais toi tu



De droite à gauche : Eduardo Guzman, José Peirats (lors de son retour d'exil) et Juan Gómez Casas. 16 août 1976

le feras. Tu vas écrire ce livre parce que tu es entêté et que tu as ta fierté ! [Traduit de l'original en castillan, TDOC] »

L'opposition de Peirats disparut devant les arguments de Martín Vilarrupla. Un peu plus tard Peirats se mit au travail en prenant comme titre provisoire *Histoire de la révolution espagnole*. Toujours modeste, sans jamais tomber dans des envolées d'arrogance, cette simplicité poussa Peirats à être méfiant vis-à-vis de lui-même : elle guida sa plume au fur et à mesure qu'il rédigeait son "histoire". « Est-ce que je vais être capable d'être à la hauteur de la confiance que mes camarades m'accordent ? » Cette volonté inflexible de servir ceux qui avaient partagé avec lui le chemin de la révolution et de l'exil allait forger son engagement durant les années à venir.

La première tâche à laquelle fit face Peirats est celle que rencontre tout historien : le besoin de situer le matériel bibliogra-

“

**De centaines de milliers de feux laissaient s'échapper vers le ciel des colonnes de fumée grise, des myriades de molécules gazeuses qui avaient été un instant avant un matériel précieux : des livres, des revues, des collections de journaux, de bulletins, de procès-verbaux, de motions et de riches archives de correspondance”.**

phique de départ qui constitue l'infrastructure empirique du récit historique. Les vicissitudes de la révolution, de la répression et de l'exil dans la période des années 1930 en Espagne ne facilitaient guère cette besogne. À

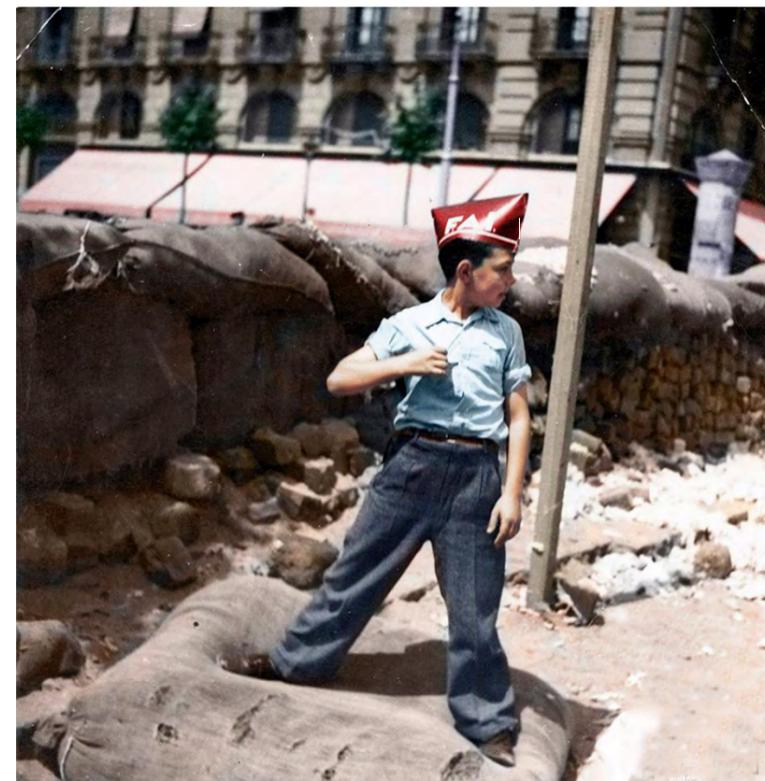
mesure que l'armée franquiste étendait son emprise sur le territoire républicain, la Confédération perdait des possibilités de transférer ses adhérents et ses blessés hors d'Espagne et une grande partie des archives de la CNT-FAI et de la documentation des collectivités et des communes révolutionnaires étaient détruites. À Barcelone, l'épicentre de la révolution, de grands nuages de fumée rose planaient au-dessus de la ville car on éliminait des documents afin qu'ils ne tombent pas aux mains des forces de la répression. Peirats a noté plus tard :

« De centaines de milliers de feux laissaient s'échapper vers le ciel des colonnes de fumée grise, des myriades de molécules gazeuses qui avaient été un instant avant un matériel précieux : des livres, des revues, des collections de journaux, de bulletins, de procès-verbaux, de motions et de riches archives de correspondance. [Tdoc] »

Cette source matérielle de valeur était tragiquement mais inévitablement à jamais perdue pour l'historien. Cette précaution était, néanmoins, justifiée par les efforts méticuleux des franquistes pour s'emparer et récupérer toutes les traces des syndicats et de la documentation sur les adhérents, des éléments qui étaient employés plus tard par les autorités pour les dossiers établis contre les personnes accusées d'avoir commis les "délits rouges" de la révolution et de la résistance au fascisme. Après la pause partielle de la répression et l'achèvement des objectifs sanglants de la contre-révolution, ce matériel formait la base des archives de l'État installées à Salamanque. Elles fournissaient la documentation principale de "l'histoire", particulièrement tendancieuse et en faveur du régime, écrite par Eduardo Comín Colomer.<sup>7</sup>

Pour Peirats, les archives de Salamanque étaient aussi inaccessibles que celles qui avaient été détruites à Barcelone en 1939.

Peirats devait donc s'appuyer sur n'importe quelle source documentaire qu'il pourrait trouver hors de l'Espagne. Bien que les matériaux soient loin de manquer, Peirats se heurta à une série d'obstacles lorsqu'il commença à pouvoir y accéder. Par exemple, en ce qui concerne les archives de la CNT-FAI, qui avaient été mises à l'abri à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam en 1939. Elles avaient été déplacées à Londres pendant la durée de la II Guerre mondiale et étaient en attente de classification et complètement en désordre.<sup>8</sup> D'autres problèmes découlaient de la dispersion et de la fragmentation de la CNT en Amérique du Sud et



dans l'Europe occidentale, où elle s'était divisée en comités régionaux, qui avaient tous une importante documentation. Outre ces divisions géographiques, il existait des scissions et des factions dans une organisation qui était souvent secouée par de profonds antagonismes et des rivalités internes. Dans ces circonstances, des documents pouvaient être écartés à la suite d'une insignifiante lubie personnelle ou sectaire.<sup>9</sup> Comme si

cela n'était pas assez difficile, les problèmes posés à l'historien venaient aussi de deux aspects : la structure décentralisée de la CNT (dans la pratique, des séries d'organes syndicaux régionaux fédérés librement); la nature du processus révolutionnaire inégal et local des années 1930. Par conséquent, Peirats dépendait énormément de la coopération de la multitude de comités syndicaux locaux pour lui prêter leur documentation interne.



Barcelone, juillet 1936

7. Ses deux principaux travaux sont *Historia del anarquismo español*, Barcelona: Editorial AHR, 1956 (2 volumes) et *Historia del Partido Comunista de España*, Madrid: Editorial Nacional, 1965 (3 volumes). Voir aussi Joaquim Ferrer, Josep Maria Figueres and Josep Maria Sans i Travé, *Els papers de Salamanca: història d'un botí de guerra*, Barcelona: Llibres de l'Índex, 1996.

8. Il est fort vraisemblable que ces archives auraient été transférées à Salamanque et seraient tombées aux mains des Nazis. Il est également possible que ces matériaux auraient été perdus et détruits par les Nazis. En fait, selon une note de John Saville adressée au Groupe des historiens socialistes de Londres en mai 1999, à la fin de la Seconde guerre mondiale on a découvert un certain nombre de péniches amarrées dans le Rhin contenant des rapports des archives d'Amsterdam.

9. Sur la CNT en exil, Voir Angel Herrerín López, *La CNT durante el franquismo. Clandestinidad y exilio (1939-1975)*, Madrid: Siglo XXI, 2004.

La première démarche de Peirats fut d'envoyer une circulaire à toutes les fédérations locales de la CNT en France et en Amérique du Sud, en leur demandant de lui fournir toutes les informations sur les collectivités qu'elles avaient ramenées d'Espagne. Cela donna des résultats intéressants, bien qu'inévitablement inégaux.<sup>10</sup> Peirats bénéficia aussi de la collaboration et du soutien de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, qui lui fournit généreusement des photocopies de bulletins internes et d'autres matériaux. C'était très appréciable, car Peirats n'avait pas les ressources financières qui lui auraient permis d'aller travailler à Amsterdam. Cependant, l'aide la plus décisive fut celle de la collaboration d'Aristide Lapeyre [militant anarchiste hispanophone de Bordeaux], qui permit à Peirats de consulter ses nombreuses archives de la presse ouvrière espagnole sur la période avant la guerre civile et les années de la révolution. Comme la réputation de Peirats comme chercheur et collectionneur de documents historiques grandissait, il put échanger des matériaux avec d'autres historiens et écrivains, en particulier le Nord-américain Burnett Bolloten, qui travaillait alors sur une étude monumentale de la gauche la guerre civile.<sup>11</sup>

Si Peirats arrivait progressivement à résoudre les difficultés qu'il rencontrait quant aux documents, il endura dans sa vie quotidienne encore d'énormes gênes matérielles incessantes pendant tout le temps où il préparait son "histoire". Lorsque Martín Vilarrupla avait réussi à faire que Peirats écrive l'histoire de la CNT, il avait été fermement déclaré que la CNT assurerait les

frais journaliers de celui qui allait devenir dans la pratique un historien en résidence. Dès le début, avant même que Peirats ne commence à se mettre au travail, il y avait eu des signes des problèmes qui surgiraient. Rien que pour faire venir Peirats à Bordeaux, où il allait écrire une partie de son œuvre, il fallut faire une quête chez des *cenetistas* de la base pour payer le billet de train.<sup>12</sup>

Alors que les promesses de Martín Vilarrupla de soutien financier étaient sans aucun doute de bonne foi, lui et Peirats connaissaient pertinemment la pénurie des ressources internes de la CNT et la nature changeante erratique et soudaine des priorités monétaires. S'il est probable que, au départ du projet d'édition d'un livre, suffisamment d'argent avait été mis de côté par l'organisation pour couvrir les dépenses de Peirats, une caractéristique de cette dernière pour cette sorte de fonds était de ne pas être fermée à d'autres buts. Et de plus, la nature des activités des CNT avait toujours été telle que la trésorerie des syndicats pouvait disparaître aussitôt pour de multiples frais imprévus et incalculables, comme la défense juridique légale et le soutien à apporter aux prisonniers en Espagne, des

10. Le succès incontestable de Peirats de réunir un vaste corpus de document a donné lieu, à n'en pas douter, à des affirmations erronées comme « Peirats a été des décennies durant le principal archiviste de la CNT en exil ». (Gabriel Jackson, 'The Living Experience of the Spanish Civil War Collectives', in *Newsletter of the Society for Spanish and Portuguese Historical Studies*, 1970, volume 1, number 2, pp. 4-11.)

11. La première édition de l'histoire de Bolloten est parue sous le titre de *The Grand Camouflage*, New York: Praeger, 1961 (reprinted 1968). À la fin des années 1970, une nouvelle édition a été publiée : *The Spanish Revolution: The Left and the Struggle for Power during the Civil War*, Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1979. La troisième édition est la définitive et a été publiée après sa mort : *The Spanish Civil War*, Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1991.

12. Lettre de Federico Arcos, 21 février 2000.

“

**Peirats entrait dans un monde à la Gorki, une existence bohème faite d'inévitables privations, de souffrance personnelle et d'épreuves physiques. Sur ce plan, les origines de Peirats, ses expériences de la vie de la classe ouvrière et de la bohème prolétarienne dues au bas salaires et à la crainte constante du chômage, l'avaient préparé aux défis et aux sacrifices à venir.**

formes d'harcèlement qui étaient une des formes de l'offensive de la dictature contre la CNT et la situation globale de précarité économique à laquelle les militants devaient face durant les années d'exil. Vu ce contexte, la promesse d'une petite subvention de la CNT n'offrait aucune garantie d'un bon d'achat pour la viande, ou la possibilité d'une existence paisible pendant les années instables de l'exil, mais cela n'eut certainement pas d'influence sur la décision de Peirats d'écrire son livre. C'était plutôt que, en acceptant cette situation, Peirats entrait dans un monde à

la Gorki, une existence bohème faite d'inévitables privations, de souffrance personnelle et d'épreuves physiques. Sur ce plan, les origines de Peirats, ses expériences de la vie de la classe ouvrière et de la bohème prolétarienne dues au bas salaires et à la crainte constante du chômage, l'avaient préparé aux défis et aux sacrifices à venir. On peut, cependant, considérer que les circonstances économiques dures subies par Peirats étaient peu à peu compensées par son engagement inébranlable envers l'histoire. Comme tout historien, sa raison était sa vocation, sa vie dominée par le plaisir intrinsèque d'écrire l'histoire.

Pour se lancer dans la tâche de l'écriture, pendant l'hiver particulièrement rude de 1949-50, Peirats s'installa dans une chambre d'hôtel très modeste et extrêmement froide, qui lui servait de bureau la nuit. Dès le départ, Peirats se mit à travailler inlassablement son livre. L'air glacial nocturne de sa chambre était son complice pour dérober d'innombrables heures de sommeil, tout en travaillant tard dans la nuit et tôt le matin. Il passait ses journées dehors à chercher dans les bibliothèques locales et, surtout, dans la pièce des archives de *Tierra y Libertad*. C'est là que Peirats a amassé une énorme quantité de notes sur des documents qui ont constitué plus tard une bonne partie de l'infrastructure empirique de *La CNT en la revolución española*. Il faut souligner les conditions détestables dans lesquelles Peirats travaillait alors. Dans ses mémoires inédites il rend généreusement hommage à la concierge de la chambre non chauffée, inhospitalière, des archives de *Tierra y Libertad*, qui lui apportait un café et, ironiquement vu



José Peirats

le travail antérieur de Peirats de briquetier, des dalles chaudes pour qu'il y pose ses pieds quand il écrivait. D'autres aspects de la vie de Peirats étaient aussi spartiates. "Le subsidé" qu'il recevait de la CNT était toujours insuffisant et ne couvrirait pas ses dépenses quotidiennes, et la solitude lui permit de voir chaque détail de la vie comme un luxe. Le courage et la persévérance montrés par Peirats durant ces années ont à l'évidence confirmé la sagesse du choix de Martín Vilarrupla (« Tu vas écrire ce livre parce que tu es entêté et que tu as ta fierté »).

En fait, Peirats, après s'être engagé à écrire son livre, n'a montré aucun signe d'hésitation. Une chose est sûre, Peirats semblait tirer de la force des multiples privations imposées par sa nouvelle vie. Incroyablement, vivre en célibataire et cultiver sa vocation d'historien lui ont permis de fréquents sacrifices afin de faciliter ses recherches dans des situations où des individus plus faibles ou plus égoïstes auraient probablement envisagé et accepté de faire des compromis. Cela est prouvé par la description qu'il a faite de sa vie d'écrivain non payé à plein-temps



lorsque son existence quotidienne faisait penser à la bohème d'un poète.

« Travailler comme une bête, manger peu et mal, laver et reprendre des vêtements, faire des économies même sur les frais de la correspondance. Un timbre pour l'Amérique était tout un luxe, comme un morceau de morue ou un bon repas... »<sup>13</sup>

Un peu plus tard, au printemps 1950, Peirats se mit à économiser en quittant son petit hôtel pour dormir sur un lit pliant (avec des punaises) dans la cuisine d'un camarade sympathisant de la CNT. Cet arrangement fit qu'il put vivre plus frugalement et consacrer son "subside" entièrement aux frais de sa recherche et de ses écrits.<sup>14</sup>

La solidarité désintéressée de cénétistes anonymes exilés à Bordeaux et ailleurs, qui réglaient généreusement les dépenses personnelles de Peirats et se relayaient pour l'inviter à déjeuner et à dîner, a joué un rôle

décisif dans l'achèvement de *La CNT en la revolución española*. C'était l'entraide en action, car Peirats était également heureux de partager ses connaissances nouvelles sur la CNT et la révolution avec ses hôtes, qui le félicitaient avec enthousiasme pour ses recherches et ce qu'il écrivait sur la table de la cuisine.

À la lumière des sacrifices personnels déjà faits par Peirats, il est difficile d'imaginer le désespoir qu'il a d'éprouver quand, en mai 1950, Martín Vilarrupla lui dit que les fonds réservés par la CNT pour régler à la fois ses dépenses personnelles et les frais de publication de son livre étaient "épuisés". Si l'incapacité de la CNT de respecter son engagement financier ne pouvait pas avoir été un choc pour Pei-

rats, la nouvelle que ses recherches sur l'histoire semblaient avoir échouées prématurément eut un effet dévastateur. Sans un sous, Peirats contacta Federico Arcos, un ami anarchiste de Barcelone, un exilé qui vivait alors à Toulouse.<sup>15</sup>

Une fois de plus, ce fut la ténacité de Peirats, son esprit optimiste et son refus d'accepter la défaite qui remit son livre sur la bonne voie. Sachant que la grande majorité des militants souhaitait qu'il devienne le secrétaire-général du nouveau Comité intercontinental de la CNT, un organe qui tendait à unir les exilés anarchosyndicalistes d'Europe et d'Amérique du Sud, Peirats présenta un ultimatum à l'organisation : il accepterait le poste de secré-

taire-général dans la mesure où de l'argent serait trouvé pour lui permettre d'avancer son travail dans le domaine historique.<sup>16</sup>

Le pari fut gagné : une petite somme fut allouée afin qu'il puisse reprendre son œuvre.

À cette étape de son engagement, indubitablement déçu et marqué par la crainte qui pesait sur le sort de son livre, Peirats changea le titre de son travail en abandonnant *Historia de la revolución española* et en prenant celui de *La CNT en la revolución española*. Ce changement était loin d'être un effet de style : il indiquait la volonté de réduire l'objectif du livre et, donc, d'assurer la possibilité d'achever son étude avant un futur *contretemps* [en français dans le texte] financier. Peirats livra plus tard ses réflexions : « Si on tient compte de la vague de livres qui sont déjà parus en nous ignorant ou en nous insultant, le plus important était de publier une étude qui ferait connaître au monde qu'en Espagne il n'y avait pas eu que la guerre civile mais aussi une révolution sociale, et que cette révolution inconnue avait été mise en place par les anarchistes face à l'opposition et l'hostilité qui existaient à la fois dans et en dehors de leurs rangs. Et surtout ces événements avaient révélé l'œuvre constructive de la révolution espagnole. »<sup>17</sup>

Un autre aspect positif s'est présenté avec la parution du livre *Estampas de exilio en América* [images de l'exil en Amérique]<sup>18</sup>, fondé sur les expériences de Peirats exilé dans la République dominicaine, au Panama, au Venezuela et en Équateur en 1939-47. Ce livre a dû inspirer à Peirats un sens nouveau à son objectif d'écrivain : sans aucun doute un encourage-

ment afin de finir son œuvre en cours, en dépit d'une série de déboires et les demandes quotidiennes liés à son poste de secrétaire-général de la CNT.

Brève fut la stabilité psychologique ou l'état d'esprit paisible de la vie de Peirats. La nature précaire de la vie d'exilé surgit brutalement lorsque Peirats fut

“

**Considéré par la police comme la "tête pensante de la CNT", Peirats fut torturé à plusieurs reprises durant deux jours. Peirats résista stoïquement à des humiliations répétées, des passages à tabac, des menaces et des coups de fouets, car il était convaincu que son supplice était un stratagème des autorités françaises afin de fournir un prétexte pour se débarrasser du mouvement anarchiste espagnol.**

arrêté par la police française à Toulouse le 6 février 1951 et accusé d'avoir reçu trois millions de francs provenant d'un cambriolage à main armée.<sup>19</sup>

Quelques semaines auparavant, le 18 janvier, un groupe armé avait essayé sans succès de s'emparer du contenu d'un fourgon postal à Lyon. Le groupe

s'enfuit, en laissant les corps de deux policiers et d'un passant et en blessant six autres. Le fait que des témoins avaient indiqués que les membres du groupe parlaient avec un accent espagnol déclencha une campagne hystérique en France. En Espagne, la presse franquiste attribuait cet assaut à un groupe "d'action" d'exilés espagnols formés à "l'école de la terreur" à Toulouse. En plus de la grande hystérie des médias français, quelques 2.000 policiers étaient mobilisés, y compris des détachements de CRS, pour participer à la chasse du "Gang des Espagnols".

L'attention de la police française se porta immédiatement sur les exilés anarchistes espagnols "les groupes d'action", dont certains pratiquaient des *golpes económicos* (des cambriolages ou des "expropriations") comme moyen de financer la résistance antifranquiste. Vu la pression publique et officielle considérable pour procéder à des arrestations, la police fit un nettoyage à fond de la communauté espagnole émigrée [en français dans le texte] et sur l'organisation de la CNT en France. 20 exilés furent écroués, dont Peirats, le secrétaire-général de la CNT.<sup>20</sup>

Considéré par la police comme la "tête pensante de la CNT", Peirats fut torturé à plusieurs reprises durant deux jours. Peirats résista stoïquement à des humiliations répétées, des passages à tabac, des menaces et

13. Cité dans Victor García, 'José Peirats Valls: una bibliografía biográfica', *Anthropos*, 102, 1989, p. 18.

14. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 20.

15. Selon Arcos, « Pendant un moment nous dormions dans le même lit, le seul que nous avions dans le très petit espace où j'étais. »

16. Lettre de Federico Arcos, 21 février 2000.

17. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 20.

18. Paris: Ediciones CNT, 1950.

19. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 32.

20. David Wingeate Pike, *Jours de gloire jours de honte: Le Parti communiste d'Espagne en France, depuis son arrivée en 1939 jusqu'à son départ en 1950*, Paris: Sedes, 1984, p. 224.

des coups de fouets, car il était convaincu que son supplice était un stratagème des autorités françaises afin de fournir un prétexte pour se débarrasser du mouvement anarchiste espagnol. Peirats était pleinement conscient des dommages que toute faiblesse de sa part entraînerait sur l'organisation et la communauté émigrée espagnole.<sup>21</sup> (Le Parti communiste espagnol venait d'être interdit en France à cause des bavures de la guerre froide.)

Il est possible que Peirats ait été signalé par les "aveux" de l'un des premiers détenus, qui cherchait peut-être ainsi à mettre un terme aux souffrances infligées par la police. En tant que secrétaire-général, Peirats était la figure publique de la CNT en exil et son nom était bien connu. Cependant son arrestation peut être interprétée de façon plus sinistre. Les premiers détenus étaient des guérilleros anarchistes du *Movimiento Libertario de Resistencia* (MLR, Mouvement libertaire de résistance), un groupe de guérilla qui poursuivait la résistance armée contre la dictature en Espagne et dont les différences tactiques avec le reste du mouvement anarchiste en exil avaient entraîné l'expulsion de ses membres de la CNT en 1947.<sup>22</sup>

Par conséquent, si les rapports entre le MLR et la CNT étaient déjà très tendus, ils ne pouvaient être qu'aggravés à cause d'un communiqué de presse officiel de la CNT rendu public peu après les événements de Lyon. Cette tentative évidente du secrétariat de la CNT d'éviter toute implication vis-à-vis des autorités françaises niait toute



Quico Sabaté

participation de ses membres à l'attaque commise à Lyon. Le communiqué de presse de la CNT, cependant, attribuait de manière discutable, ce cambriolage raté à des "criminels espagnols" qui, était-il affirmé, se faisaient passer pour des membres de la résistance antifranquiste dans le but d'anoblir leurs actions. Quant au MLR, dans le meilleur des cas, le ton de ces critiques ne méritait que le mépris; au pire, le MLR pouvait conclure qu'il avait été dénoncé

à la police par la direction de la CNT. Il est, donc, probable que Peirats, qui était le secrétaire-général de la CNT lors de l'expulsion du MLR, et qui n'était guère populaire parmi ses partisans, ait été à son tour dénoncé à la police par les détenus du MLR. Il existait d'autres interprétations de ces arrestations. Par exemple, les exilés espagnols communistes dissidents et les socialistes français suggéraient que la machination organisée contre Peirats était un coup monté par les staliniens membres de la police française.<sup>23</sup>

D'autres détenus comme le légendaire guérillero Francisco

"Quico" Sabater, venaient de la "ceinture rouge" de Barcelone et du même quartier que Peirats.<sup>24</sup> Le groupe de Sabater n'avait pas organisé le cambriolage à Lyon, du moins il avait fait une expropriation armée en France pour laquelle ils avaient été arrêtés et acquittés par manque de preuves. Le nouveau climat d'hostilité envers les émigrés anarchistes espagnols offrait à la *gendarmerie* [en français dans le texte] l'occasion d'extorquer des aveux de Sabater. Dans le cadre des tactiques policières de la torture, Sabater fut tabassé si sauvagement que, à un moment, il essaya de se lancer nu du haut d'une fenêtre du dernier étage du commissariat central de la police à Lyon, uniquement pour être ramassé par la police et enfermé dans une cellule de "sécurité".<sup>25</sup>

Un autre détenu, Pedro Mateu, un des collaborateurs proches de Peirats au secrétariat de la CNT qui avant la guerre civile, avait participé à l'assassinat spectaculaire du Premier ministre espagnol en plein cœur des quartiers bourgeois de Madrid, devint sourd à cause des coups reçus.<sup>26</sup>

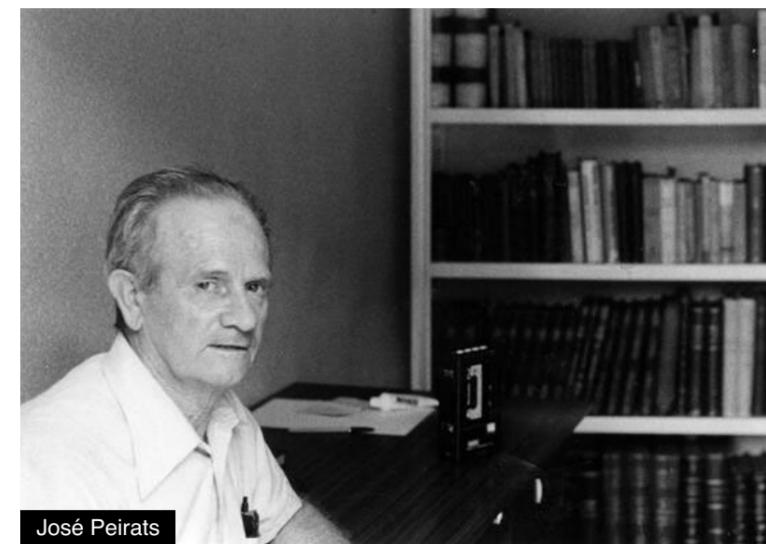
On ne peut douter de la fermeté des autorités française pour exploiter l'outrage médiatisé après la tuerie de Lyon et lancer une offensive contre la communauté des anarchistes espagnols exilés. Les méthodes de l'action directe de la résistance utilisées par la CNT et la MLR contre la dictature de Franco inquiétaient particulièrement les cercles officiels du gouvernement à Paris, qui avait décidé de normaliser ses relations avec Madrid. Des bruits couraient souvent dans la CNT, "sur un ordre d'expulsion déjà prêt aux ministères de l'Intérieur à Paris".<sup>27</sup>

Il semble presque certain que si Peirats "avouait", alors l'implication "prouvée" du secrétaire-général de la CNT dans des faits de criminalité armée aurait de profondes répercussions sur le statut légal de l'organisation en France.

Tabassé et couvert de bleus, Peirats fut transféré à la prison

s'aperçut que sa nouvelle résidence avait été utilisée auparavant pour emprisonner Pierre Kropotkine, qui, comme Peirats, était un militant-historien engagé [en français dans le texte] dans le mouvement anarchiste.<sup>28</sup>

Pendant qu'il était en prison, les amis de Peirats s'étaient aussitôt



José Peirats

de Perrache à Lyon, tandis que la police poursuivait sa préparation des affaires fictives contre lui et le "Gang des Espagnols". En dépit du traumatisme de cette torture, ou peut-être pour y échapper, Peirats continua imperturbablement son travail historique, et une partie de *La CNT en la revolución española* a été écrit pendant son incarcération. En fait, son séjour à Perrache stimula sa plume, surtout lorsqu'il

mobilisés pour qu'il soit libéré. La campagne de défense de Peirats toucha des personnes dans la gauche, comme le communiste catalan exilé, Jordi Arquer, et un certain nombre de dirigeants socialistes. Plusieurs intellectuels français importants prirent la parole en faveur de Peirats, le plus fameux était le romancier et philosophe Albert Camus qui, s'adressant en avril 1951 lors d'un meeting des "Amis de l'Es-

23. Peirats a déclaré par la suite que les accusations retenues contre lui après les événements de Lyon faisaient partie d'un complot pour éviter la publication de son livre, dont le premier tome devait être terminé la même année. Voir Peirats, 'Una experiencia histórica...', pp. 103-106, pour sa version des faits.

24. Pour Sabater, voir l'étude d'Antonio Téllez, *Sabaté: Guerrilla Extraordinary*, London: Davis-Poynter, 1974. Voir aussi l'étude plus récente Pilar Eyre, *Quico Sabaté, el último guerrillero*, Barcelona: Península, 2000.

25. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 50.

26. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 49.

27. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 68.

28. *Triunfo*, 21 août 1976.

21. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, pp. 32-34.

22. Sur la rupture entre le MLR et la CNT, Voir Paz, *CNT, 1939-1951*, pp. 320-1.

pagne républicaine” à Paris, dénonça la “torture” de “militants irréprochable” comme Peirats.<sup>29</sup>

Comme le mouvement pour la libération de Peirats grandissait, Henri Torres, un avocat parisien prestigieux, décocha le *coup de grâce* [en français dans le texte] judiciaire. Avec beaucoup d’aplomb et de brio, il détruisit le réseau contradictoire de mensonges et de falsifications concocté par la police contre l’accusé. C’est ainsi qu’en juin 1951, Peirats fut placé en liberté surveillée, dans la région de Toulouse. Sept mois plus tard, une année complète après sa détention, toutes les accusations contre lui furent abandonnées. À sa sortie de prison, Peirats prit la décision d’achever *La CNT en la revolución española* le plus brièvement possible, pour éviter ainsi de nouveaux obstacles, qu’ils soient matériels ou judiciaires. C’est ce qu’il fit. Le premier volume fut effectivement terminé fin 1951. Afin d’accélérer la publication, le texte était préparé par les typographes de la CNT au fur et à mesure que Peirats finissait chaque chapitre. Le livre put ainsi être envoyé à l’imprimerie presque au moment où il s’achevait.<sup>30</sup>

En dépit de ce succès, Peirats n’était pas certain du sort de son œuvre, on en voit le reflet dans l’introduction au premier tome où il annonce avec confiance : “Nos ambitions se bornent à publier, au minimum, un second volume. [...] Le temps, les possibilités et la bonne volonté de nos animateurs le décideront. [Tdoc]” Sur le plan personnel, Peirats était dominé par la crainte que les aléas légaux et matériels de la vie en exil feraient obstacle à l’achèvement de ce travail. Effectivement, il était toujours en liberté surveil-

lée et devait se présenter à la police à Toulouse chaque semaine. Mais Peirats trouva de nombreux soutiens et la solidarité alors qu’il s’y attendait le moins. Par exemple, un de ses contacts

“

**À sa sortie de prison, Peirats prit la décision d’achever *La CNT en la revolución española* le plus brièvement possible, pour éviter ainsi de nouveaux obstacles, qu’ils soient matériels ou judiciaires. C’est ce qu’il fit. Le premier volume fut effectivement terminé fin 1951. Afin d’accélérer la publication, le texte était préparé par les typographes de la CNT au fur et à mesure que Peirats finissait chaque chapitre.**

à New York, Frank Gonzalez, se mit à envoyer à Peirats de vieilles couvertures et jaquettes de livre, en plus d’exemplaires de publications et de bulletins de la CNT qui ont donné du cachet au second volume II du livre.<sup>31</sup>

Et il y avait de plus la plus grande force de Peirats : son obstination. Et il se plongea dans ses écrits, en se mettant promptement au travail pour les deux tomes suivants. Il les acheva respectivement en 1952 et 1953. C’est vraiment un effort intellectuel surprenant de la part d’un autodidacte briquetier-historien.<sup>32</sup>

Lorsqu’on considère la production abondante d’écrit de Peirats durant sa vie, *La CNT en la revolución española* se détache, sans aucun doute, elle est son *magnum opus*, un travail qui lui donna le statut de l’“Hérodote de la CNT”.<sup>33</sup>

En dépit des efforts de l’auteur pour réduire le but de son projet d’ouvrage jusqu’à le porter à sa réalisation, cette étude finale en trois volumes dépassa de beaucoup les premiers espoirs de Martín Vilarrupla, qui pensait à une recherche sérieuse et spécifique sur des collectivités révolutionnaires. Au lieu de cela, *La CNT en la revolución española* est une étude du cas d’une organisation anarchosindicaliste de masse, de ses militants et de ces sympathisants dans une révolution. L’exposé des transformations sociales révolutionnaires est le point culminant du premier volume, l’énorme chapitre XV, où l’évolution du travail des collectivités est analysée dans sa complexité locale, étant composé essentiellement de

rapports sur des collectivités dans la presse libertaire pendant la guerre civile, des bulletins quotidiens édités par les services d’information de la CNT-FAI, et sur les procès-verbaux des assemblées des collectivités, et aussi des réponses à des questionnaires envoyés par Peirats à des anciens collectiviste exilés en France et en Amérique du Sud, la richesse de détails historiques de ce chapitre souligne le triomphe de Peirats sur les premiers problèmes d’accès aux sources. En vérité, la base empirique forte et solide de l’histoire écrite par Peirats montre qu’il domine de loin la première étude de la révolution espagnole écrite par Diego Abad de Santillan, l’intellectuel anarchiste Hispano-Argentin.<sup>34</sup> Le travail en question – *Por qué perdimos la guerra (una contribución a la historia de la tragedia española)*, Buenos Aires: Iman, 1940 – a été utilisé par Peirats pour la préparation de son livre, en dépit du fait qu’il était surtout basé sur des souvenirs et des points de vue de l’auteur, protagoniste important de la révolution et de la guerre civile dans les années 1930. Il manquait, par conséquent, une source documentaire sur cette période.

Environ soixante ans après sa première publication, des rédacteurs d’histoire ouvrière pourraient prétendre que *La CNT en la revolución española* n’est guère plus qu’une histoire politique commandée à l’ancienne par la direction d’un syndicat qui, du fait qu’il s’appuie sur des rapports de congrès et des procès-verbaux de conférences, ignore les aspirations et la *praxis* des syndiqués. Il va de soi, vu l’époque où elle a été écrite, que *La CNT en la revolución española* porte certainement des



Buenaventura Durruti

traces (avec quelques inexactitudes) de la première vague de l’histoire sociale. Par exemple, il y a la tendance à suggérer que tous les travailleurs avaient constamment une orientation révolutionnaire. Sur le même plan,

Peirats est peu perspicace quant au *sens culturel* de la participation des militants de base à la CNT-FAI, et on trouve une courte évocation de la vie quotidienne de ceux qu’il décrit ailleurs comme :

34. José Peirats, *Figuras del movimiento libertario español*, Barcelona: Picazo, 1978, pp. 5, 297; cité par Ignacio de Llorens, ‘José Peirats. La historia como escenario de la libertad. Presentación de su figura y obra’, *Anthropos*, 102, 1989, p. 43.

35. José Peirats, *Figuras del movimiento libertario español*, Barcelona: Picazo, 1978, pp. 5, 297; cité par Ignacio de Llorens, ‘José Peirats. La historia como escenario de la libertad. Presentación de su figura y obra’, *Anthropos*, 102, 1989, p. 43.

« Les combattants [...] les hommes d'action [...] les militants anonymes qui étaient légions dans la masse bouillonnante des adhérents [...] la force motrice permanente des syndicats [...] les cellules nerveuses qui mettaient en marche d'en bas les engrenages de la CNT [Tdoc] »<sup>35</sup>

Cependant, quand nous pensons à l'ambivalence évidente de la hiérarchie de la CNT-FAI jusqu'à juillet 1936, une révolution qui, Peirats nous le rappelle, a été, avant tout, le travail spontané et non guidé de syndiqués anonyme de base, il est possible de voir *La CNT en la revolución española* avec une lumière fort différente. L'histoire des paysans sans terre et sans voix et des ouvriers d'usines vivant et luttant "à la base", dans les rues, les champs, les usines d'Espagne et qui, durant l'été 1936, ont mis en place de nouveaux rapports révolutionnaires dans l'agriculture, l'industrie et plusieurs secteurs de la société sans aucune intervention



Milicienne. Aragon, 1936

"d'en haut". Par conséquent, les motions rédigées lors des assemblées des collectivités révolutionnaires, ainsi que de nombreux autres documents et des articles de la presse, constituent un baromètre de l'opinion du peuple et des aspirations de groupes d'ouvriers et de paysans sans terre réunis librement en assemblées. C'est un reflet vivant des intentions de ceux qui étaient en train de prendre le contrôle de leur vie ; ils ne suivaient pas simplement les ordres et les slogans des leaders et des

intellectuels. Le mérite de Peirats est qu'il est le premier à chercher à retranscrire cette expérience révolutionnaire "d'en bas". En fait, tout en se référant périodiquement aux "leaders" de la CNT, il regarde toujours le *locum tenens* [l'interprète, la source] de la révolution et du changement historique

comme provenant non pas de la sagesse et des efforts héroïques de grands hommes mais, plutôt, les énergies et les aspirations à l'état brut de grandes collectivités de masses anonymes, composées par ceux qui sont souvent écartés de l'histoire écrite mais qui, très rarement, comme dans les années 1930 en Espagne, saisissent une occasion

35. José Peirats, *Figuras del movimiento libertario español*, Barcelona: Picazo, 1978, pp. 5, 297; cité par Ignacio de Llorens, 'José Peirats. La historia como escenario de la libertad. Presentación de su figura y obra', *Anthropos*, 102, 1989, p. 43.

de faire leur propre histoire en combattant pour un monde meilleur.

La publication de *La CNT en la revolución española* de Peirats a marqué sa stature d'historien de la révolution espagnole. Par la suite, de nombreux et de fameux historiens de l'université ont bien souvent confirmé leur dette intellectuelle envers Peirats, qui, jusqu'à sa mort en 1989, partageait librement et patiemment ses vastes connaissances sur la révolution espagnole. En plus de tous les historiens qui entretenaient une correspondance avec Peirats, il y avait aussi un flux constant de visiteurs qui venaient chez lui : la porte était toujours ouverte à ceux qui étaient à la recherche de réponse à des questions sur les collectivités ou bien à des historiens en quête de sources à localiser. Avec son intuition caractéristique du moment historique, Peirats cherchait, alors, à alerter les chercheurs sur une petite source d'information sur le point de

disparaître : la mémoire de ceux qui, comme lui-même, avait vécu l'expérience de la révolution. « Faites vite, car une mine riche et précieuse est en train de s'épuiser. », Peirats disait souvent aux historiens qui lui rendaient visite : « Ces hommes issus de nos rangs [de la CNT] emportent dans leur tombe le secret des collectivisations. [Tdoc]



Combattants républicains. Camp d'Argelès, février 1936

»<sup>36</sup>

Le grand intérêt suscité par la publication of *La CNT en la revolución española* explique que le premier tome était déjà épuisé lorsque le troisième parut en 1953. Même si le premier volume fut réimprimé en 1956, les trois tomes étaient épuisés à la fin des années 1950. Il est probable que le plus grande partie des exemplaires de la première édition soit restée chez des militants âgés et jeunes de la CNT ou bien chez des survivants de la "Génération de 36". Bien évidemment, *La CNT en la revolución española* ne pouvait être vendue en Espagne, encore que des exemplaires aient été introduits clandestinement par la frontière française et distribués par la résistance anti franquiste. Ce n'est que vers la fin de la décennie des années 1950, lorsque la première édition était presque épuisée, que les historiens étrangers et exilés ont commencé à

étudier *La CNT en la revolución española*. Dans son ardeur pour que son ouvrage touche un lectorat plus étendu et que l'expérience révolutionnaire espagnole des années 1930 ne soit pas reléguée en notes de l'histoire de l'Europe, Peirats dépensa beaucoup de temps et d'énergie afin que les exemplaires en réserve de plus en plus rares de son œuvre puissent être communiqués aux universitaires et aux intellectuels en Europe et en Amérique. Peirats lançait fréquemment des appels parmi les militants exilés de la CNT afin

qu'ils prêtent ou offrent des exemplaires de *La CNT en la revolución española* à des historiens étrangers intéressés par le sujet ou à des institutions universitaires. Et c'est uniquement grâce aux sacrifices rendus volontiers par des vétérans de la CNT que de nombreuses bibliothèques universitaires ont pu acquérir des tomes de la première édition.

La réticence de tous les éditeurs à faire un nouveau tirage d'une étude devenue de plus en plus rare et très recherchée causait une considérable frustration

36. *Frente Libertario*, Mai 1972. Malheureusement, ce cri ne fut pas entendu, et les voix de la "génération de 36", ne furent pas souvent écoutées en exil, tout comme elles ne l'avaient pas été auparavant. Une partie du problème venait de la manière dont les vents puissants de l'exil avaient disséminé la "génération de 36" à travers le monde. Il faut ajouter le manque d'intérêt des historiens avant les années 1970, pour les témoignages oraux. Même s'il n'y a pas encore d'histoire orale de la révolution espagnole, il y a eu ces dernières années des tentatives pour rattraper le temps perdu. On peut remarquer le travail de la Fundación Anselmo Lorenzo à Madrid, qui a beaucoup fait pour publier les mémoires de membres la "génération de 36" et pour enregistrer des vétérans de la CNT-FAI.

chez Peirats. Finalement, au début des années 1960, Peirats se mit à préparer une version abrégée de *La CNT en la revolución española* dans l'espoir qu'un seul livre extrait de l'original en trois volumes s'avèrerait plus attirant pour les maisons d'éditions. Le résultat a été *Breve storia del sindacalismo libertario spagnolo* (Gênes, Edizioni RL, 1962), une étude en un seul livre de la révolution à laquelle il manquait, forcément, la vaste base documentaire de *La CNT en la revolución española*, mais qui rencontra un succès énorme dans le monde : il y eut en 1964 l'édition en espagnole publiée sous le titre de *Los anarquistas en la crisis política española*<sup>37</sup> réimprimée à plusieurs reprises ;<sup>38</sup> une version anglaise en 1976,<sup>39</sup> une seconde édition en 1990;<sup>40</sup> et une édition en français en 1989.<sup>41</sup>

Ironie du sort, la publication de *Los anarquistas en la crisis española* a probablement retardé la préparation de la seconde édition du *magnum opus* [grande œuvre] qui lui sert de base. Ce n'est donc qu'en 1971, environ vingt ans après la publication de la première édition, une période durant laquelle *La CNT en la revolución española* était presque introuvable, que les trois volumes ont été réimprimés. L'atmosphère du début des années 1970 – les jours grisants du radicalisme ouvrier et paysan qui suivirent le Paris soixante-huitard et l'opprobre adressé au stalinisme à la suite de l'invasion de la Tchécoslovaquie – éveillèrent l'intérêt sur les projets révolutionnaires anti étatiques en général et la révolution espagnole en particulier. Tout cela favorisa la réimpression de *La*

“

**Durant les cinquante années écoulées depuis la première publication, l'histoire écrite par Peirats est devenu un point de référence obligatoire pour tous ceux qui se penchent sur la révolution espagnole, une lecture essentielle pour saisir le développement politique interne dans le camp antifranquiste.**

glaise est également fondée sur l'édition de 1971.<sup>43</sup>

Il faut souligner que Peirats ne cherchait pas à faire de l'argent pour lui-même : dans son contrat avec Ruedo ibérico, il a insisté pour que les droits d'auteur reviennent à la CNT.<sup>44</sup>

Après la mort de Franco en 1975 et la disparition de la dictature, l'édition de 1971 fut enfin vendue en Espagne, dans un climat de grand optimisme et d'espoirs d'un changement culturel,

économique, politique et social imminent. Face à l'énorme intérêt du public pour l'histoire révolutionnaire de l'Espagne de la période des années 1930, une phase supprimée et falsifiée par une dictature pendant presque quarante années, il n'est pas étonnant que la seconde édition of *La CNT en la revolución española* ait été rapidement épuisée. Conscient d'un marché en développement pour le livre de Peirats, Ruedo ibérico décida de publier une troisième édition, mais ce projet fut stoppé par la mort de son fondateur et propriétaire, José Martínez. Pendant un certain nombre d'années *La CNT en la revolución española* était, donc une fois de plus épuisée. Il fallut attendre jusqu'en 1988 pour voir la troisième édition si attendue.<sup>45</sup>

Durant les cinquante années écoulées depuis la première publication, l'histoire écrite par Peirats est devenu un point de référence obligatoire pour tous ceux qui se penchent sur la révolution espagnole, une lecture essentielle pour saisir le développement politique interne dans le camp antifranquiste. À l'exception des acolytes idéologiques de la dictature de Franco,

tous les historiens, indépendamment de leur crédo politique ou de leur approche, continuent à donner une énorme importance à cette étude. Ainsi, l'historien libéral nord-américain Gabriel Jackson reconnaît que “ses écrits [de Peirats] prouvent qu'il est intelligent et humain...”<sup>46</sup>

Les historiens universitaires ont apprécié également la façon de Peirats de se servir des sources matérielles. Par exemple, Julian Casanova, qui a beaucoup publié sur le mouvement anarchosindicaliste espagnol, a reconnu que *La CNT en la revolución española* “est le meilleur ouvrage écrit par un militant... [qui] a servi de base à de nombreux travaux postérieurs.”<sup>47</sup> Paul Preston, de même, déclare que *La CNT en la revolución española* est “indispensable”.<sup>48</sup>

La plus grande reconnaissance du travail de Peirats est sans doute le fait qu'il est encore cité par chaque nouvelle génération d'historiens de la révolution espagnole, qu'il demeure dans la bibliographie nouveaux livres les plus importants sur la guerre civile espagnole. C'est, sans aucun doute, une source essentielle de document, encore inaccessible ailleurs que dans cet ouvrage.<sup>49</sup>

En plus de ces éloges sur l'œuvre de Peirats, des historiens libéraux, comme Jackson, ont reproché à Peirats son absence assumée d'“objectivité.”<sup>50</sup>

Tout en ne désirant pas reprendre la polémique sur l'objectivité affirmée plus que réelle de l'école libérale,<sup>51</sup> il faut signaler que les historiens qui condamnent les “aspects partiels” de Peirats face à la suffisance de la position “objective” n'arrivent pas en général à saisir la véritable signification de l'écriture de l'étude de Pei-



Milicienne et milicien. Barcelone, juillet 1936

46. Jackson, ‘The Living Experience . . .’, pp. 4-11.

47. Julian Casanova, ‘Guerra y revolución: la edad de oro del anarquismo español’, 1, *Historia Social*, 1988, p. 64.

48. Paul Preston, ‘The Historiography of the Spanish Civil War’, in Raphael Samuel (ed.), *People's History and Socialist Theory*, London: Routledge and Kegan Paul, p. 190.

49. Un aspect souligné par Vernon Richards, qui remarquait que “parmi les livres ressource sur la révolution... [*La CNT en la revolución española* est] le travail le plus important et le plus accessible pour qui veut étudier ce sujet.” (*Lessons of the Spanish Revolution*, London: Freedom Press, 1983 (3rd edition), p. 222.)

50. Jackson a décrit, comme on pouvait s'y attendre, le style de Peirat comme “un ton presque religieux [. . .] complètement convaincu par avance, sur le plan théorique [. . .]” (‘The Living Experience . . .’, pp. 4-11.)

51. Noam Chomsky, ‘Objectivity and Liberal Scholarship’ in *American Power and the New Mandarins*, Harmondsworth: Penguin, 1969.



Frontière française, février 1939

rats. En fait, ce sont précisément les “aspects partiels” de Peirats qui donnent à son livre sa puissance et sa résonance.

Il faut approfondir ces points. D’abord, nous devons tenir compte de l’importance de *La CNT en la revolución española* pour contrecarrer l’école historique falsificatrice construite par la machine de la propagande de la dictature de Franco après 1939. Lorsque le livre de Peirats est publié les historiens “de l’ordre établi” loyaux au régime s’efforçaient de propager une série historique de mythes pour donner une légitimité à la dictature et à sa répression et, simultanément, défigurer l’histoire de la révolution et la gauche espagnole dans son ensemble. C’est le cas pour un des principaux thèmes répandus par des historiens comme Comín Colomer affirmant que, dans l’été 1936, le Parti communiste espagnole

était sur le point de s’emparer du pouvoir par un coup d’état révolutionnaire, une catastrophe évitée de justesse par la vigilance et la bravoure de l’armée espagnole. Un autre objectif important de l’historiographie franquiste était la nature discutable des collectivités issues de la guerre civile qui rendait “esclave” la paysannerie espagnole honnête, obéissante, “la colonne vertébrale de l’autre Espagne”, qui allait être libérée de “la terreur rouge” en 1939. Face à cette répression intellectuelle sans faille, il y avait peu de place pour “l’impartialité” ou “l’objectivité”. Et c’était précisément la “partialité” de l’étude historique de Peirats qui permettait de rétablir l’équilibre et de récupérer

52. Peirats a souvent été présenté erronément comme l’historien “officiel” de la CNT. Voir, par exemple, Murray Bookchin, *The Spanish Anarchists: The Heroic Years, 1868-1936*, Edinburgh/ San Francisco: AK Press, 1998 (2nd edition), p. 9.

rer la mémoire d’une transformation révolutionnaire que “l’histoire officielle” du régime cherchait à effacer des livres d’histoire. Cet aspect de *La CNT en la revolución española* vidait de sens les revendications des apologistes du dictateur et, par ricochet, attaquait la légitimité de la dictature.

Ensuite, le récit historique étonnement détaillé de *La CNT en la revolución española* démontre la connaissance de Peirats de la vie intérieure de la CNT.<sup>52</sup>

Aucun historien, avant ou après lui, n’a bénéficié du même accès jamais obtenu à des documents rares et sensibles, des sources internes et officielles de la documentation de la CNT. De

plus, la nature des réponses d’anciens collectivistes, montrant leur confiance et leur sincérité, au questionnaire de Peirats s’expliquent par leur affection et leur soutien à un camarade bien connu et respecté. En effet, c’était le moment où la dictature réprimait encore des militants de gauche à cause de leur participation à des événements des années 1930, et on ne pouvait pas s’attendre à ce qu’un questionnaire présenté par un historien universitaire inconnu entraîne tant de réponses aussi ouvertes. Peirats avait, donc une position hautement privilégiée, dont beaucoup d’historiens rêveraient. Et on doit ajouter que, *La CNT en la revolución española* est enrichi par un élément concret : c’est un exemple d’histoire écrite depuis une expérience personnelle. C’est une autobiographie politique d’un révolutionnaire qui a décidé de faire l’histoire des vicissitudes des combats qu’il a vécus et qu’il a contribué à créer. Peirats écrit comme celui qui a senti la gloire de la révolution et qui ensuite a vécu comment elle a été défigurée et supprimée par les mains des ennemis. L’immédiateté de ces expériences n’a pas diminué la rigueur de Peirats en tant qu’historien. Il l’a souligné plus tard dans ses mémoires :

« La documentation que j’avais amassée m’ouvrit les yeux sur la grandeur de la révolution espagnole. En Espagne, les arbres avaient caché la forêt de mon champ de vision. J’avais mes idées sur cette période mais je n’avais jamais senti que la Providence, si elle existe, nous avait donné la chance de vivre un moment aussi extraordinaire. »<sup>53</sup>

Cette transformation en historien des événements qu’il a

vécus fit qu’il se confronta à son propre passé et à celui de la CNT, ce qui lui permit de remettre profondément question des mythes sur la CNT, la révolution et la guerre civile. Et il arriva en diverses occasions que cet aspect de son vécu renforce ses analyses. Prenons par exemple la manière dont Peirats discute l’authenticité d’une des expressions les plus fameuses et les plus citées attribuée à une figure de l’anarchisme durant la guerre civile : « Nous renonçons à tout sauf à la victoire... », un mot d’ordre qui semblait donner à la guerre la priorité sur la révolution et qui venait de la bouche de Buenaventura Durruti, le chef de d’une colonne libertaire, peu après sa mort. Ayant été longtemps journaliste pendant la guerre civile, Peirats était bien placé pour révéler que Durruti n’avait jamais réellement prononcé cette expression. Peirats avait fait un compte-rendu du meeting que la presse “officielle” de la CNT utilisa ensuite effectivement écarté la révolution en faveur de la guerre, et les longues notes de Peirats montraient que cette déclaration n’avait pas été faite. Cette expérience directe permettait à l’historien Peirats de conclure que les

53. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 26.

54. José Peirats, ‘Razones y sinrazones de la participación libertaria en el Gobierno’, *Polémica*, 22-25, July 1986, p. 64.

55. Peirats, ‘Una experiencia histórica...’, p. 5.

56. Peirats l’a reconnu dans l’introduction à la seconde édition, un des points forts de son écriture est « Le ton d’amateur, qu’un historien encyclopédiste ne me pardonnerait pas [...], l’œuvre doit demeurer aussi partisane qu’à sa naissance. Celui-ci n’est pas un livre objectif et il doit rester ce qu’il est. [...] L’auteur est un militant anarcho-sindicaliste depuis sa jeunesse. Et en passant du faire l’histoire au devoir de l’écrire, on ne peut être glacialement objectif. Ces avantages, plus que les habiletés d’écrivain, m’ont permis d’aborder les sujets de l’anarchisme espagnol des années 1930 comme peut-être un historien professionnel ne pourrait le faire. » (José Peirats, *La CNT dans la révolution espagnole*, Paris, éditions Noir et Rouge, 2017, tome I, p. 29.

mots attribués à Durruti faisaient partie d’un montage cynique de ceux qui contrôlaient l’appareil de la propagande de la CNT pour exploiter le prestige d’une des figures les plus charismatiques afin de mener à bien leur objectifs politiques et stratégiques pendant la guerre.<sup>54</sup>

De tels incidents renforcent le jugement d’Ignacio de Llorens, qui a souligné avec justesse que Peirats était « la personne qui connaît le mieux le mouvement libertaire espagnol et qui sait le mieux comment en faire l’histoire [Tdoc] ». <sup>55</sup>

Enfin, comme Peirats l’a expliqué dans l’introduction de la seconde édition de son livre, il n’a jamais laissé planer des illusions sur sa conception “impartiale” ou “objective” de l’histoire.<sup>56</sup>

Au contraire *La CNT en la revolución española* est une histoire partisane, une histoire écrite avec un style engagé [en français dans le texte]. Elle est basée sur une interprétation systématique et cohérente : c’est une tentative d’écrire une histoire qui illustre les alternatives sociales qui s’offrent à l’humanité, une histoire fondée sur l’hypothèse que la voie révolutionnaire vers la liberté est préférable à toutes celles qui



Frontière française, février 1939

mènent à la soumission de l'esprit des hommes et à la servitude. Cette approche donne une puissance particulière aux chapitres XVIII et XIX, qui exposent l'irruption des masses dans les rues pendant la lutte contre le putsch militaire de juillet 1936. En faisant l'éloge des énergies révolutionnaires des masses anonymes, Peirats donne au lecteur la forte sensation que l'ordre politique et social vacillait et était au bord de l'effondrement alors que l'armée de la réaction luttait contre tous les obstacles pour conserver la façon de vivre traditionnelle. À l'opposé des historiens qui dissimulent leurs préférences et leurs antipathies sous la voile de "l'objectivité" et de "l'équilibre", Peirats choisit la "subjectivité" révolutionnaire : sa loyauté et son rejet sont tout-à-fait évidents à chaque instant de sa narration, il n'y a pas de subterfuge, de chronologie occulte et prestidigitation. Sur ce plan, l'écriture de Peirats est bien plus neutre que

l'étude de César Lorenzo,<sup>57</sup> le fils d'Horacio Prieto, le secrétaire-général de la CNT artisan de l'alliance entre la direction de la CNT et l'État républicain pendant la guerre civile. L'histoire de l'anarchisme espagnol de César Lorenzo est une tentative légèrement voilée de défendre la mémoire de son père et de soutenir "des règlements des comptes" contre les anarchistes "pures" opposés à la "collaboration" avec la République. Dans le cas de Peirats, dans sa façon d'écrire et de vivre, il n'a jamais eu peur de se montrer tel qu'il était : il défendait les héros et dénonçait les méchants ; nulle part il n'a caché ses penchants et ses rejets. Il appuyait la révolution et tous ceux qui la soutenaient, il

57. *Les Anarchistes espagnols et le pouvoir, 1868-1969*, Paris: Seuil, 1969. (Il ya une édition espagnole: *Los anarquistas españoles y el poder*, Paris: Ruedo ibérico, 1972.)

58. Le point concernant l'honnêteté de Peirats a été abordé dans une re-cension de la troisième édition espagnole de *La CNT en la revolución española*. Voir aussi Francisco Carrasquer, 'El libro de Peirats: *La CNT en la Revolución Española, Polémica*, June-July 1990, pp. 22-4.

exaltait l'énergie révolutionnaire de la CNT et de ses militants de base. Et en même temps, il condamnait ceux qui cherchaient à la freiner et à mettre des obstacles au projet révolutionnaire, qu'ils se disent contre-révolutionnaires, que se soient des libéraux mous cherchant à négocier avec les franquistes, des stalinien intriguants, des réformistes hésitants et des révolutionnaires mouvants.<sup>58</sup>

Peirats dirigeait en particulier sa colère contre les différentes factions au sein de la CNT favorisant la "collaboration" avec la République et cherchant à mettre un terme à la révolution, avec des critiques impitoyables du passé des syndicats, les syndicats de Peirats. Il portait

constamment d'une position anarchiste, inspirée par, ce qu'on a appelé, "une critique dévastatrice des leaders anarchosyndicalistes."<sup>59</sup>

L'histoire faite par Peirats est donc fondée sur une cause. Révolutionnaire engagé jusqu'à la fin de sa vie, il a été un historien militant, ses écrits font partie d'un projet intellectuel ouvert, un guide pour l'action, une tentative de convaincre, d'influencer et de susciter des questions dans l'esprit d'autrui, des questions provenant intégralement de ses combats tout au long de sa vie pour atteindre l'émancipa-

tion et la liberté. Il n'était pas seul dans cette lutte et en ce qui concerne l'histoire que Peirats a faite, elle présente des documents sur les espoirs et les désirs de transformation sociale de centaines de milliers de travailleurs des années 1930. Il s'agit de l'autobiographie politique de sa génération, la "génération de 36", la génération qui a fait une révolution uniquement pour subir une défaite dans une guerre civile, la "génération perdue", que Franco et ses partisans ont cherché à bâillonner dans des tombes sans nom, des camps de concentration et dans l'exil.

Néanmoins, alors que des milliers de membres de sa génération avaient perdu leur histoire ou qu'ils étaient devenus amères et déçus en exil, Peirats refusa de demeurer silencieux.

#### Chris Ealham

Chris Ealham est historien et auteur de *Anarchisme et la ville : Révolution et contre-révolution à Barcelone, 1898-1937* (2010) et *Anarchisme vivant : José Peirats et le mouvement anarcho-syndicaliste espagnol* (2015)



Combattants républicains. Camp d'Argelès, février 1939

59. Bookchin, *The Spanish Anarchists*, p. 9.

# Kiva Maidanik : un historien soviétique de la guerre d'Espagne

**Kiva Maidanik fut ignoré depuis 1960 par ses collègues  
léninistes espagnols, anglais et français.  
Tentative d'interprétation**

**G**eorges Soria, Pierre Vilar, Gabriele Ranzato, Antonio Elorza, Eric Hobsbawm, etc, n'ont pas cité, évoqué, discuté le livre de Kiva Maidanik [1929-2006] :

*Испански пролетариат в национално-революционна война 1936-1939* [*Isplanski proletariat v natsionalno-revoliutsioni voine* [le prolétariat espagnol dans la guerre nationale révolutionnaire 1936-1939] Moscou, Izdatelstvo Akademii Naouk SSSP [Éditions de l'Académie des sciences de l'URSS], 1960.

Burnett Bolloten et Stanley Payne le connaissent, mais pas Hugh Thomas ni Pierre Broué. Heureusement Dolores Ibárruri, La Pasionaria, le cite en russe dans *la Grande encyclopédie soviétique* avec les livres communistes classiques des années 1960. Líster, José García, auteur soviétique, *Испания народного фронта*, Moscou, 1957; Maisky Cahiers espagnols, etc.

Maidanik avait déjà publié en 1959 un article précédent : *L'anarchosyndicalisme espagnol dans la première période de la guerre nationale révolutionnaire 1936-1939* [*Испанский*



*анархо-синдикализм в первый период национально-революционной войны 1936-1939 гг.]* », dans un recueil de contributions sur *Histoire des combats de libération du peuple espagnol* [*Из истории освободительной борьбы испанского народа*] » publié également par les Éditions de l'Académie des sciences de l'URSS.

Il est évident que dans les années 1960 la majorité des historiens marxistes (dans le sens de léninistes) ne lisaient pas le russe. Ce sont donc les services de la propagande des partis communistes soviétique et espagnole qui ont fait barrage à des traductions de travaux de Kiva Maidanik.

La méthode de Kiva Maidanik consistait à étudier un épisode historique en présentant généralement deux résumés synthétiques objectifs de la position « petite-bourgeoise ou anarchiste » et de celle du « parti communiste ». Puis Maidanik développait la description à partir de quatre sources (droite, centre, gauche et léniniste) provenant de livres et de périodiques. Bien entendu, il suivait dans ses conclusions les instructions léninistes.

Une approche totalement étrangère à l'historiographie soviétique marxiste léniniste insistant sur la juste ligne appliquée

“

**Des dizaines de milliers de travailleurs espagnols ont suivi les doctrines de l'acratie et de l'apolitisme, de "l'action directe" et de "l'organisation de bas en haut" ; ils ont vu le but idéal et immédiat de leur lutte pour le prétendu communisme libertaire - un système fondé sur la "souveraineté individuelle" et "une commune libre et fédérée localement, cantonalement et nationalement". »**

par le comité central pour galvaniser les forces prolétariennes en dépit des obstacles semés par les forces réactionnaires et les alliés objectifs des forces fascistes. L'introduction et la conclusion d'un livre étaient drapées dans une ou deux citations de Marx et de nombreux extraits des analyses de Lénine et de jugements du comité central du parti communiste concerné.

Quelques exemples de citations « étranges » sous la plume de l'historien soviétique Kiva Maidanik.

« Des dizaines de milliers de travailleurs espagnols ont suivi les doctrines de l'acratie et de l'apolitisme, de "l'action di-

recte" et de "l'organisation de bas en haut" ; ils ont vu le but idéal et immédiat de leur lutte pour le prétendu communisme libertaire - un système fondé sur la "souveraineté individuelle" et "une commune libre et fédérée localement, cantonalement et nationalement". » [note 1 « J. Peirats. *La CNT y la Revolución Española*, t. I. Toulouse, 1952, p. XIII »], 1959

« Une autre raison importante du renforcement et de la croissance de l'influence anarchiste en Espagne a été son caractère organisationnel : les agitations anarchistes étaient fondamentalement souples, en rapport avec les formes nationales traditionnelles d'organisation et de lutte, adaptées au niveau de conscience des révolutionnaires et même des masses non matures. [...] De cette façon, en Espagne, l'anarchisme ne se limita pas à la propagande des utopies sociales et des actes terroristes. Il lança des actions de masses et obtint quelques succès pratiques. Après un développement d'un demi-siècle, cette tradition du mouvement anarchiste devint une force matérielle sérieuse, facteur du renforcement ultérieur de son influence. », 1960.

Une autre raison marxiste léniniste pour ne pas citer Maidanik est qu'il avait été écarté (avec beaucoup d'autres) en 1951 comme maître assistant de l'université de Moscou. Après 5 ans d'enseignements de l'histoire en lycée, il fut rétabli à son poste. C'était la fin de la période de la dénonciation du « cosmopolitisme » (des personnes « sans racines ethniques » et éloignées de la culture russe), lié aux influences et à l'espionnage capitalistes. Une période d'intense exaltation



Graphistes de la CNT-FAI

# William Godwin à l'Atelier de création libertaire

## Alain Thévenet



chauviniste russe et de dénonciations de traîtres dans tous les domaines (de la recherche scientifique à la musique et aux acteurs) qui s'acharna surtout contre les bolchéviks juifs.

Peu après la publication de son livre, Maidanik fut envoyé à Prague pour s'occuper de la propagande vers l'Amérique latine (et pas de l'Espagne !). En 1982,

il fut exclu du Parti communiste russe. En septembre 1991, il déclarait dans *Jornal do Brasil* « [...] il faut comprendre que depuis la décennie de 1930 l'URSS ne présentait aucune des caractéristiques qui étaient proposées au XIX<sup>e</sup> siècle avec le drapeau rouge ».

Frank Mintz

Frank Mintz est un écrivain de langues française et espagnole, militant syndicaliste et libertaire. Ses écrits sont liés à l'histoire de l'anarcho-syndicalisme pendant la Révolution sociale espagnole de 1936. Il est aussi traducteur d'œuvres sur ce sujet et a écrit des anthologies sur des figures importantes telles que Camillo Berneri ou Errico Malatesta.

qu'il a opté définitivement et dès son origine, pour une maison d'édition non commerciale, avec zéro salarié, et zéro activité vénale. Seule l'énergie militante l'anime, tout comme en effet Acratie, et plus récemment, Noir et Rouge. Il a existé par le passé historique de l'anarchisme des éditions militantes, telles que par exemple, la Brochure mensuelle ou la Librairie Internationale, mais de nos jours, ce choix n'est plus un prérequis pour se tailler une place dans le lectorat libertaire.

Parmi les fondateurs de cette aventure, il y eut Alain Thévenet. Alain Thévenet est un militant anarchiste qui connaît cette grâce de n'avoir jamais été d'aucune autre obédience politique que l'anarchisme et ce, dès sa prime jeunesse, bien avant 1968. A ce titre sa pensée, ses réflexions, ses travaux sont entièrement nourris à sa pratique ancienne des mouvements anarchistes et à l'évolution des conclusions qu'il en tire. C'est donc un apport non négligeable dans le paysage du mouvement anarchiste de langue française actuel. Ajoutons que cet au-

Les éditions de l'Atelier de création libertaire, ACL, ont fêté cette année 2019 leurs quarante ans d'existence. C'est la plus ancienne maison d'édition anarchiste contemporaine de France, avec Acratie. ACL s'est dédié essentiellement à explorer de nouvelles issues et formes de la pensée anarchiste et de sa pratique, de ses activités et de

ses plaisirs. A ce titre, elle est une maison d'édition aventureuse, car elle ne recule pas devant des auteurs inconnus, jeunes, étrangers, oubliés ou marginaux. S'il est un visage de l'anarchisme français qui se cherche, tâtonne, hésite, doute, innove, et sort des sentiers battus, c'est à l'Atelier de création libertaire. ACL peut s'offrir ce luxe parce

teur est d'une discrétion légendaire ce qui fait que la surface sociale de son oeuvre est inversement proportionnelle à l'importance des sujets qu'il embrasse. Entre tous ces sujets, j'ai ici retenu William Godwin dont Alain Thévenet est l'introduit dans nos ressources actuelles.

L'ensemble représente trois publications aux ACL :

*William Godwin et l'euthanasie du gouvernement*, textes traduits et présentés par Alain Thévenet, ACL, 1993, 151 pages  
Alain Thévenet : *William Godwin, des Lumières à l'anarchisme*, ACL, 2002, 225 pages

William Godwin : *Enquête sur la justice politique*, traduction de Alain Thévenet et Denise Berthaud, 619 pages, ACL, 2005.

Militant anarchiste certes, mais non point autodidacte, Alain Thévenet. Au cours de l'exercice de sa vie professionnelle de psychologue, il a repris ses études universitaires en philosophie et a soutenu sa thèse de philosophie sur William Godwin.

Sa première présentation au public français, *L'Euthanasie du gouvernement* est une véritable introduction, avec portrait et trajectoire biographique de l'auteur en moins de 50 pages. Cet exercice n'était pas superflu lorsqu'on sait le peu d'information disponible auparavant sur William Godwin en



**Les éditions Atelier de création libertaire  
1979-2019 : 40 ans de culture libertaire**

langue française. Quelques auteurs internationaux, de langue anglaise avaient bien sûr rappelé le rôle fondateur de la pensée de William Godwin dans l'anarchisme. Ainsi Peter Marshall que cite Thévenet *Anarchist writings of William Godwin* à Freedom press de Londres, mais aussi Georges Woodcock *William Godwin, a biographical study*, à Londres aussi en 1946 ! Mais en langue française, nenni.

William Godwin, 1756-1836, est un auteur charnière entre deux mondes, l'ancien et le nouveau. Il se destinait originellement à devenir pasteur lorsque les agitations de la révolution française vue de Londres le saisirent dans leur tourmente intellectuelle et politique. Londres est alors le théâtre de nombreux esprits pro- et anti-révolution et donne naissance ainsi à de grandes oeuvres d'auteurs talentueux dans ce contexte. Je ne citerai ici que William Blake avec qui Godwin se lia.

L'autre influence sur la pensée de Godwin est celle des Lumières venues de toute l'Europe. Thévenet cite surtout Rousseau, à qui Godwin répond dans son oeuvre, mais aussi Helvétius, Diderot, D'Holbach. C'est dans cette mesure que la formation approfondie de Thévenet à la philosophie importe dans sa lecture de Godwin : il a suivi les méandres divers de la formation de sa pensée avec minutie.

La deuxième partie du livret introductif à William Godwin *L'Euthanasie du gouvernement* est composée d'extraits choisis par Thévenet pour nous introduire à la pensée forte et singulière de William Godwin. Ce terme d'« Euthanasie » du gouvernement, j'avoue, me gêne. Je ne suis pas sûre que Godwin l'ait employé lui-même dans son écriture originale, où il parle de « dissolution » du gouvernement, ou « annihilation ». Je connote vivement ce terme d'euthanasie, pour



ma part, aux politiques nazies, raison pour laquelle personnellement je préfère le bannir de mon vocabulaire. Reste donc à savoir si c'est une traduction libre d'Alain Thévenet ou si c'est le terme exact employé par Godwin. Cela dit, dans les présentations ultérieures de Thévenet, il ne sera plus question de ce vocable. Quelles sont ces grandes idées-forces ? Je résume :

– Le véritable objet de la

discussion morale et politique est le plaisir et le bonheur.

– La justice est une règle de la plus grande universalité.

– L'homme est un être de raison. C'est pour le progrès de la raison que nous devons tendre au progrès de notre condition sociale.

– L'obéissance « c'est renoncer à l'autonomie de notre entendement ».

– Le vote est un moyen de décision encore plus répréhensible que le tirage au sort.

– Ce qui est réellement nécessaire à la subsistance de l'espèce humaine tient dans une liste très courte et n'exige de nous que peu de travail ; si l'on respecte strictement la loi morale, il est du devoir de chaque homme de participer à ce peu.

– Pas d'éducation dans la contrainte, mais susciter le désir d'apprendre des élèves.

– L'abolition du système actuel du mariage fera de l'éducation l'affaire de tous.

– L'anarchie (qui peut pousser au despotisme) ne semble pas impossible qu'elle puisse conduire à la meilleure forme de société humaine que le plus pénétrant des philosophes puisse concevoir... L'anarchie a généralement eu pour origine la haine de l'oppression. Elle s'accompagne d'un esprit d'autonomie

– Les loisirs se multiplieront

– L'amour de la liberté conduit manifestement à la solidarité et à la sympathie pour autrui. »

Après ce premier recueil introductif en langue française, Alain Thévenet a entrepris de nous présenter la biographie sociale et intellectuelle de William Godwin de manière plus approfondie dans son livre *William Godwin, des Lumières à l'anarchisme*. Car en effet, Alain Thévenet nous convainc que Godwin est bien le passeur entre deux mondes, celui qui, à partir de la philosophie des lumières du XIII<sup>e</sup> siècle, accoucha de la pensée anar-

chiste, c'est-à-dire des prémisses de la pensée anarchiste à proprement parler. Il faudra encore plusieurs auteurs du début du XIX<sup>e</sup> siècle pour en arriver à Proudhon.

Godwin a reçu une solide éducation religieuse, calviniste, austère et dure et son premier emploi fut pasteur. En 1779 il se détache de la religion, en 1781 il lit Rousseau, D'Holbach et Helvétius et vit de sa plume. En 1788 il affirme son athéisme. L'éducation non répressive des enfants devient sa première priorité. Il acclame la révolution française, malgré quelques critiques. En 1791 il rencontre Mary Wollstonecraft dans les cercles pro-révolution. Il s'est mis à la rédaction de *la Justice politique*, qui paraît en 1793. Succès immédiat. Outre ses qualités de rigueur intellectuelle, le livre développe une analyse politique dont le pivot est le système du gouvernement dont l'objectif est d'assurer l'immobilité des états de choses, l'obéissance et l'abdication du libre-arbitre. Le gouvernement est un mal absolu. La seule réalité indiscutable est l'individu. Ce petit point de détail dans la pensée de Godwin m'amène à une remarque : Godwin n'est pas du tout cité ni visible dans la généalogie de la pensée individualiste anarchiste. Or son analyse de l'individu est remarquable. Son individu est évidemment social et il est l'échelon premier d'un vaste système fédératif qui traverse

la paroisse, le district, puis l'humanité. Godwin peut être qualifié d'humaniste : la fin ne justifie jamais les moyens, lesquels ne sont pas dissociables.

Le point précis du passage entre deux mondes, et des Lumières à l'anarchisme est analysé par Thévenet comme la critique que réalise Godwin des philosophes des Lumières de leur crédulité dans le gouvernement. C'est un point de rupture fondamental et fondateur. Il rejette le despotisme éclairé, les constitutions, les partis politiques ou associations politiques.



Mary Shelley

Si *La Justice politique* est désormais le seul ouvrage de Godwin accessible en traduction française (ACL, 2005 619 pages) ce n'est pas son unique opus. Au contraire Godwin a écrit toute sa vie durant, d'autres thèses politiques et des essais littéraires, mais aussi des pamphlets polémiques en soutien à certains de ses amis, toutes choses qu'Alain Thévenet nous présente dans ce livre. J'ajouterai que la traduction ici présentée par les éditions ACL a bénéficié du concours avisé d'une angliciste patentée, Denise Berthaud, qui consacra dix

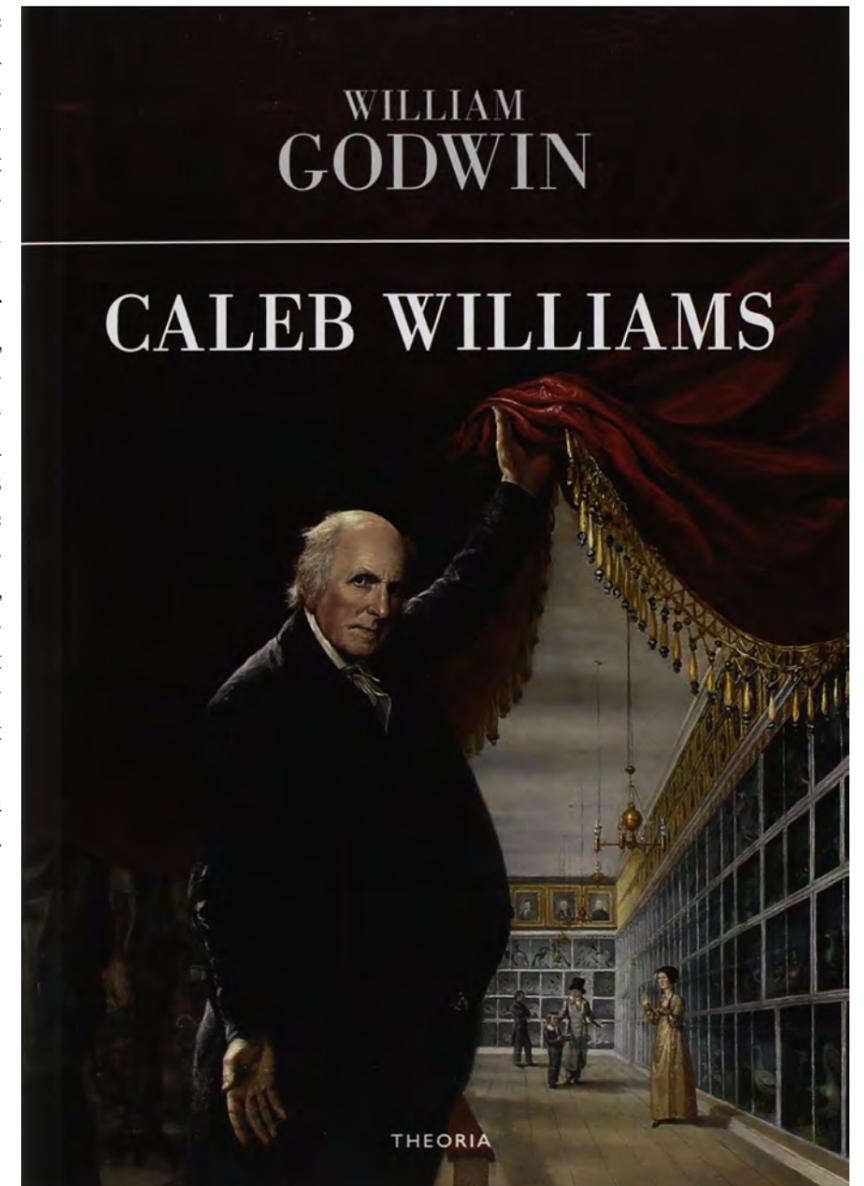
années de sa vie au service de la vérification de la bonne qualité de la traduction aux côtés d'Alain Thévenet, ce qui permet d'affirmer que nous disposons là d'un véritable outil de réflexion.

Enfin je ne puis oublier que Mary Wollstonecraft, girondine britannique, auteur des lettres sur la révolution française et de la revendication des droits des femmes, qui devint l'épouse de Godwin, donna naissance à une petite fille, Mary Wollstonecraft-Godwin, qui plus tard devint Mary Shelley lorsque Percy Shelley, admirateur fervent de Godwin, l'épousa... C'est dire la fécondité de la pensée de William Godwin.

#### Claire Auzias

Claire Auzias est une universitaire et historienne française, féministe et libertaire.

Après s'être consacrée à l'étude des mouvements libertaires à Lyon, elle étudie particulièrement l'histoire des peuples roms.



# Chronique de la fin annoncée de notre monde

**Chaque jour nous apporte des nouvelles désastreuses sur l'état de la planète. Les appels répétés de la communauté scientifique sur l'urgence de prendre des décisions pour agir, n'y font rien. Que les pollueurs et la classe dirigeante ne réagissent pas, il n'y a rien d'étonnant : ils font le choix de laisser aux autres la facture de leurs méfaits.**

**E**n fait, la majorité d'entre nous fait semblant de ne pas vivre dans un monde au bord d'une rupture civilisationnelle. De nombreux indicateurs nous préviennent que déjà la catastrophe écologique est en marche. Pourtant, la plupart des libertaires semblent préoccupés par d'autres sujets comme l'islamophobie avec lequel ils se montrent plus islamistes que les musulmans. D'autres vont jusqu'à ressusciter la notion de race par le biais de l'identité opprimée de certaines communautés.

Pour beaucoup trop de libertaires la question écologique demeure subalterne. On peut se demander dans quel monde ils vivent ? Certes, d'autres se sont emparés de cette question pour l'assécher de toute potentialité subversive ou l'ont réduite à une posture individuelle. Mais bien évidemment, l'écologie sociale que nous revendiquons est anticapitaliste et donc compatible avec la dimension anarchiste. Aucune position politique aujourd'hui avec une prétention émancipatrice et révolutionnaire ne peut faire l'impasse de la question écologique. Elle est incontournable. Bien plus, nous



pensons que l'anarchisme doit y trouver une ressource pour renouveler ses interrogations comme sa promesse d'une révolution globale.

Rappelons tout de même que dans les années 70, le thème de l'écologie fut abondamment abordé dans nos publications, puis cette thématique disparut, pas totalement mais perdit de son acuité avec un retour en force de la Lutte de classe comme seule terrain de l'investissement de la militance anar. Un choix dû sans doute et en partie au fait que l'écologie politique devint l'apanage d'un parti vert rejoint par les cama-

rades sensibles à cette question, mais qui – au passage –, abandonnèrent définitivement le mouvement spécifique. Pendant cette période, seule la lutte anti-nucléaire resta un terrain de lutte où la participation des libertaires étaient importantes. Notons aussi que seules les éditions de l'ACL ont poursuivi le souci écologique en éditant les œuvres de Murray Bookchin.

En attendant la prise de conscience de nos camarades dépassés par les jeunes, nous ferons de cette chronique un répertoire des textes proches de nos interrogations.

Commençons par signaler le beau texte d'Elysée Reclus : *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes avec une préface* d'Annie Le Brun. Bartillat 120 p. 12,90 euros.

Toujours Bookchin dont les écrits bénéficient d'une redécouverte en rapport avec l'actualité comme le municipalisme libertaire ou l'expérience en cour du Rojava. Retenons : *Pouvoir de détruire, pouvoir de créer*. L'échappée. 204 p. 18 euros. *Changer sa vie sans changer le monde*. Agone. 160 p. 14 euros. *Agir ici et maintenant. Penser l'écologie sociale avec Murray Bookchin*. De Floréal Romero. Ed. du Commun. 272 p. 16 euros. *Murray Bookchin et l'écologie sociale libertaire*. De Vincent Gerber et Floréal Romero. *Précurseur-ses de la décroissance*. Le Passager clandestin. 132 p. 10 euros.

Et aussi une bibliographie : *La vie de Murray Bookchin : écologie ou catastrophe*. De Janet Biehl. L'Amourier. 615 p. 29 euros.

Ainsi que plusieurs articles où on retiendra celui d'Elias Boisseau publié sur le site de Ballast qui nous alerte sur une interprétation un peu trop citoyenniste que certains font des positions municipalistes de Murray Bookchin. L'auteur rappelle donc ses positions clairement anticapitalistes qu'il n'avait jamais abandonnées !

Pour finir signalons la sortie d'une nouvelle revue qui est déjà à son deuxième numéro : *Yggdrasil effondrement & renouveau*. Elle est en quelque sorte le porte-voix des collapsos. A l'initiative de cette revue, on re-

trouve Pablo Servigne l'auteur avec Raphaël Stevens du livre *Comment tout peut s'effondrer ?* qui a popularisé ces dernières années le thème de la collapsologie. Rappelons que ce terme désigne, pour aller vite, que nous sommes proche d'un effondrement de nos sociétés et qu'il faut dès à présent s'y préparer. Les médias parlent d'eux. Le monde du samedi 30 novem-

“

**Que font les anars ? Critiquer, d'accord, mais s'en contenter, il y a le risque d'être condamné à regarder la caravane qui passe et finalement être absents d'un "soulèvement" qui assurément va se poursuivre. Bien sûr, on peut avoir des réserves quant à l'inéluctabilité de l'effondrement dans les prochaines années. On peut aussi s'interroger et rester vigilant sur des dérives possibles du genre : camelote apocalyptique ou même fasciste.**

bre y consacre 2 pages *Les collapsologues en font-ils trop ?* en les égratignant quelque peu. Le N°1811 de novembre du Monde libertaire, lui aussi, nous en parle d'une manière très critique dans un dossier "future ou no future" où seul un article de Pierre Sommermeyer est mesuré !

Que font les anars ? Critiquer, d'accord, mais s'en contenter, il y a le risque d'être condamné à

regarder la caravane qui passe et finalement être absents d'un "soulèvement" qui assurément va se poursuivre. Bien sûr, on peut avoir des réserves quant à l'inéluctabilité de l'effondrement dans les prochaines années. On peut aussi s'interroger et rester vigilant sur des dérives possibles du genre : camelote apocalyptique ou même fasciste. Mais qui aujourd'hui peut douter que déjà nous vivons des catastrophes comme celui qui touche la biodiversité ? En fait, cet effondrement, nous en sommes les contemporains en subissant ses prémices que sont le réchauffement, les feux incontrôlables et autres désastres avec un impact tangible sur notre monde. Au final, n'est-ce pas une question de temps ? Ou alors, en arrière-plan et inavouable, on mise sur Dieu, la science ou même sur les puissants de ce monde enfin devenus raisonnables, et qui prendront à temps les décisions nécessaires pour stopper la "fin du monde" !

Mais après tout, au lieu d'ignorer ou de s'effrayer de ce que nous disent les collapsos, on peut aussi entendre ce message comme un appel à ne pas abandonner notre "souci du monde", en le désertant pour se réfugier dans des îlots improbables, mais pour s'organiser autrement, ici et maintenant, déjà comme une alternative au capitalisme. En ce sens, l'anarchisme militant a un boulevard devant lui, à condition d'investir ce terrain de l'urgence écologique sur des bases clairement anticapitalistes et antiétatiques.

P-V Jean-Louis